

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 15.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 AVRIL 1881

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

UNE AUTRE MAGNIFIQUE PRIME

Nous préparons en ce moment pour ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain, une magnifique gravure, une copie d'un tableau de Raphaël, représentant sainte Cécile qui chante et effleure des doigts les touches d'un orgue pendant que le ciel et la terre l'écoutent. Le ciel est représenté par un chœur d'anges et la terre par la crosse et l'épée, par tous les âges et les conditions de la vie, la jeunesse et la vieillesse, l'Eglise et l'Etat. Au pied de la sainte sont épars des instruments de musique.

Rien de plus beau. Cette gravure nous coûte cher, mais nous nous sommes décidés à faire encore une fois ce sacrifice afin de montrer notre désir de plaire à nos abonnés. Nous espérons qu'on nous en tiendra compte et qu'on va s'empresse de faire ce qu'il faut pour remplir un devoir et obtenir une prime qui vaut presque l'abonnement. A moins de publier notre journal pour rien complètement ou de payer une commission à nos abonnés pour les faire lire L'OPINION PUBLIQUE, nous ne savons pas ce que nous pouvons faire de plus.

Nous sommes sûrs, dans tous les cas, que ceux qui auront vu une fois la prime que nous offrons, voudront l'avoir à tout prix.

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir.

LES HOMMES DE 37-38

Révélation faite en prison par le Dr Brien, le faux ami du noble de Lorimier.

(Suite)

Prison de Montréal, nov. 1838.

Voici la formule du serment :

"Je A. B., jure librement et solennellement, en présence du Dieu tout-puissant, de garder les signes et les mystères de la société des chasseurs, de ne jamais écrire, prendre ou faire connaître d'une manière quelconque les révélations qui m'auraient été faites par une société ou une loge de chasseurs, d'être obéissant aux règles et règlements que la société pourra faire, si cela se peut sans nuire grandement à mes intérêts, ma famille ou ma propre personne; d'aider de mes avis, soins et propriétés tout frère chasseur dans le besoin, de l'avertir à temps des malheurs qui le menacent. Tout cela je le promets sans restriction et consens de voir mes propriétés détruites et d'avoir moi-même le cou coupé jusqu'à l'os."

Les loges devaient être composées d'au moins trois personnes. Personne ne pouvait parler des affaires de la société en dehors de la loge.

J'ai entendu dire que les signes avaient été changés parce qu'ils avaient été découverts par une personne prise à Short Hills, dans le Haut-Canada, qui témoigne pour la Couronne; mais je n'ai pas appris quels étaient les nouveaux signes et je n'en puis pas parler. Cette association s'étend dans tout le Haut et le Bas-Canada et dans les Etats du Nord, principalement dans le Michigan, New-York, le Vermont, le New-Hampshire, et le Maine. La ville de New-York compte plusieurs membres. McKenzie, Nelson, le général Martin, Duvernay et d'autres ont fait beaucoup de prosélytes. Elle s'est répandue jusqu'en France par l'entremise de quelques voyageurs républicains français.

Cette société est entièrement canadienne dans sa composition et dans son but; elle tend à délivrer les Canadiens de la domination anglaise; elle a renoué tous les liens qui unissaient les rebelles; elle s'est formée en corps plus compact, plus facile à faire manœuvrer.

Le procès des accusés du meurtre de Chartrand a fait voir ce qu'était cette société dans les affaires politiques. Un avocat (Hubert) m'a assuré que plus de quatre jurés appartenaient à cette société, et avaient, même avant d'entendre la preuve, décidé d'acquitter les prisonniers accusés de cet acte sanguinaire.

Ayant résidé à la campagne tout l'été je dois dire que la plus grande partie de la population est mûre pour la révolution et que l'indécision et le manque de fermeté dont elle a fait preuve en quelques circonstances ne proviennent que du sentiment de son infériorité en discipline militaire.

Les comtés de L'Acadie, Rouville, La Prairie, Terrebonne, Vaudreuil et des Deux-Montagnes et un grand nombre de personnes dans la ville et le comté de Montréal, sont favorables à un changement radical de gouvernement, et rien ne les a plus disposés à cela que les affaires de St-Charles et de St-Eustache. La des-

truction de la vie et de la propriété, au lieu d'éteindre le feu de la révolte n'a fait qu'en augmenter l'intensité. Tous ceux qui ont entendu les murmures des personnes qui souffrent ne rêvent que vengeance à tirer des auteurs de leurs maux. Les volontaires, arrogants dans leur conduite, et quelquefois cruels, ont soulevé un trop grand mécontentement pour qu'on se borne à se plaindre au gouvernement.

Cette révolte n'est pas celle d'un peuple contre un gouvernement, c'est une lutte de partis. A l'exception de quelques-uns dont je n'essaierai à qualifier ni les motifs ni la conduite, la masse de la population avec un gouvernement tempéré mais ferme, serait aussi loyale qu'elle paraissait l'être il n'y a guère longtemps. Les chefs des rebelles se servent avec avantage de la destruction de la propriété et des représailles exercées, pour représenter aux habitants que le gouvernement anglais a juré haine et mort à tous les Canadiens-français et ils les poussent ainsi à combattre dans le seul but de défendre leurs foyers. A St-Martin, Dumouchelle s'est servi de cet expédient avec beaucoup de succès. Pour ma part je suis moralement convaincu que les troubles ne finiront point de sitôt. Beaucoup d'habitants ont abandonné leurs demeures et se tiennent sur la frontière attendant l'occasion favorable pour prendre les armes. Tant que McLeod, Nelson, Côte et Gagnon vivront on peut s'attendre à des excursions.

Le gouvernement américain avec toutes ses démonstrations, ne peut pas y apporter d'empêchement, parce qu'une grande partie des troupes—composées de presque tous les citoyens et des employés civils de cette république—sont favorables à ces tentatives. Tous les Américains sont munis par le gouvernement d'un fusil ou d'une carabine qu'ils manient avec beaucoup de précision et de dextérité. Dans St-Albans, Swanton, Cambridge et Johnstown il y avait des armes et j'ai vu un seul marchand de Johnstown fournir cinq carabines, à raison de trois louis la pièce, pour armer les Canadiens. Le juge Gates de Cambridge, m'a fait présent d'une magnifique carabine qui depuis m'a été volée.

Si les Canadiens des Etats-Unis montraient le moindre désir de retourner au Canada les armes à la main, ils trouveraient dans les Etats de New-York et du Vermont tout ce dont ils auraient besoin, et mille fois les Américains nous ont dit : "Ralliez-vous dans quelque coin du pays et nous vous promettons autant d'hommes et d'armes que vous en aurez besoin, mais nous ne pouvons pas commencer pour vous."

Je vais maintenant parler de ce que j'ai vu faire et de ce que j'ai fait à Beauharnois, le samedi soir, trois novembre, quand messieurs Ellice, Brown et d'autres loyaux ont été faits prisonniers.

Samedi vers cinq heures de l'après-midi, j'arrivai à Montréal et j'appris alors que nous devions attaquer Beauharnois. En passant à Châteauguay, Cardinal me dit et me demanda de recommander à Dumouchelle de réunir tout son monde et de ne pas manquer la capture de M. Ellice et des autres qui avaient en leur possession beaucoup de fusils. A mon retour de Montréal, je me couchai après le dîner, vers cinq ou six heures, chez Brazeau à Sainte-Martine. Je demandai à Brazeau qui était le capitaine, qu'il m'exemptât

d'aller à Beauharnois, attendu que j'étais très-fatigué. Il me dit d'abord que je pouvais me coucher, me donnant à entendre que je n'avais pas besoin de partir. Vers huit heures du soir il vint m'éveiller, me disant qu'il était nécessaire pour moi d'aller à Beauharnois, qu'il qu'il aurait probablement besoin des services de ma profession et que, de plus, tout le monde devait marcher. Je m'habillai et à moitié endormi je partis avec ceux qui partaient d'en bas du village j'ai été témoin de la façon brutale dont il forçait les gens à prendre les armes. Un nommé Côté, marchand, un nommé Hébert, aubergiste, et un nommé Dominique, marchand, furent poussés hors de leurs maisons et jetés dans les rangs. MM. Primeau et Trottier reçurent le même traitement, mais ils réussirent à s'évader et à se cacher pour le reste de la nuit. Un nommé Henderson, marchand de bois, de Hinchinbrook, fut tiré d'une grange où il avait essayé de se cacher et reçut un coup de pique dans la hanche; j'accourus à ses cris et je l'empêchai d'être tué. Je le fis mettre dans la maison de M. Grandbois, meunier, et je pensai ses blessures qui n'avaient rien de grave ou de dangereux. Je n'ai pu voir qui l'avait blessé; il y avait beaucoup de gens excités autour de lui; il fut bien reçu et bien traité par M. Grandbois. Je demandai qu'on me permit de rester auprès du blessé, mais on me refusa et un autre obtint la permission qu'il demandait. Nous arrivâmes à Beauharnois, et après avoir attendu les gens de St-Timothée qui n'étaient pas arrivés nous fûmes appelés par les cris de Dumouchelle qui était à cheval et avait été arrêté par quelques loyaux en passant seul à travers le village pour rejoindre les siens en arrière.

Nous apprîmes aussi que des armes à feu venaient de la maison de Ross, marchand. Alors tout le monde cria : *en avant*, et l'on descendit en courant la côte de l'église et nous nous dirigeâmes vers la maison de M. Ellice d'où nous apprîmes que tous les loyaux, MM. Brown, Ross, Bryson et quelques autres, s'étaient retirés.

Tous s'arrêtèrent à une certaine distance, à un demi arpent environ du bureau de M. Brown et nous commençâmes un feu mal nourri et mal dirigé contre le bureau où je crois que M. Brown, qui y était dans le temps, fut légèrement blessé à la main. J'étais alors sans armes, mais en avant. Dumouchelle, en même temps, avait pris la fuite, pourquoi? je ne le sait pas. Je pris sur moi de faire cesser le feu; voyant qu'on ne m'obéissait point, je fis placer du monde devant la maison et je me rendis moi-même dans la cour où je fus rejoint par Dumouchelle; il me donna un pistolet pour entrer, à la tête d'un certain nombre d'hommes, dans la cuisine et l'intérieur de la maison; à la porte je rencontrai M. Brown qui me dit qu'il se rendait tous, considérant inutile une plus longue résistance. Je demandai alors aux gens de se tenir tranquilles et de ne commettre aucune violence.

MM. Ellice, Ross et John Bryson firent leur apparition. Nous avions déjà pris douze fusils chez M. Ellice, onze bûches de cartouches toutes prêtes, deux fusils de chasse, une dague magnifique dont Dumouchelle s'empara, et quelques autres ar-

ticles que je ne me rappelle pas. Les gens étaient portés à maltraiter M. Brown parce qu'ils croyaient qu'il cachait des armes. Je m'opposai énergiquement à cette violence et je leur dis que quiconque voudrait faire du mal aux prisonniers devrait d'abord passer sur mon cadavre avant de toucher à MM. Brown, Ellice, Bryson, Ross et les autres. Chevretils était au nombre des plus ardents. Il me fit des menaces et me dit que je paraissais plus soucieux des intérêts des prisonniers que de ceux des rebelles. Il fut alors décidé d'envoyer les prisonniers à Châteauguay sous escorte et l'on me dit qu'il fallait pour cela prendre les chevaux de l'écurie de M. Ellice. Je leur dis que je m'y opposais, qu'on ne prendrait que les armes sans leur consentement et que si on ne leur fournissait des voitures pour eux et l'escorte, on irait à pied. M. Ellice consentit volontiers à nous laisser prendre des chevaux et des voitures.

(A suivre.)

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 10 avril 1881.

L'hiver s'est envolé comme un cauchemar de nos rêves. Poudré de blanc comme un marquis de l'ancien régime, enguirlandé de glaçons et de verglas, il est allé rejoindre ses devanciers dans Saturne ou Uranus.

Adieu ! ô la plus implacable des saisons ! adieu vieil hiver irascible dont le souffle fatal a fait couler nos larmes.

La mort, cette complice de tous nos maux, est venue à la rescousse : elle a achevé ce que l'autre avait si bien commencé.

Sous ses coups redoublés nous avons vu tomber nos enfants, nos vieux parents, nos amis ; les épis mûrs comme nos fleurs à peine écloses ont été fauchés impitoyablement.

En vain j'ai imploré cette terrible niveleuse ; elle s'est bouché les oreilles et m'a laissé crier !

Qu'on me pardonne donc cette tirade qui tombe de ma plume comme les larmes coulent de mes yeux :

O Mort perfide et lâche !
Ainsi qu'un assassin tu frappes sans relâche,
Stupidement ta faux avec férocité
Moissonne nos amours, la vertu, la beauté.
Ah ! combien sont tombés, pourvoyeux d'âmes,
De jeunes fronts charmants, des âmes magnanimes,
Des héros pleins de jours et d'amoureux Thériers
Qui pourrissent, hélas ! dans tes hideux charniers,
Que d'enfants arrachés à l'amour d'une mère !
— Ces fleurs de nos printemps, parfum trop éphémère,
Doux oiseaux qui riaient chantant un hymne à Dieu,
Chérubins envoyés jusqu'à nous du ciel bleu,
Qui nous parlaient peut-être, une langue connue
Au paradis terrestre et que l'homme a perdue—
Ce sang de notre sang, ô mort, glacé par toi,
Lorsque tant de Judas n'ont pas subi ta loi !

* *

S'il y a un être que je déteste plus que la mort, c'est un mauvais médecin. Franchement, on devrait poursuivre ces faux docteurs qui nous tuent à coup d'ordonnances et de remèdes.

Les épidémies qui ont désolé New-York, l'hiver passé sont moins dangereuses qu'eux mêmes.

Autant j'estime et vénère un véritable homme de l'art autant je méprise le vil crétin, le méprisable charlatan qui nous fait avaler ses affreuses drogues sans nous guérir, en dépit du *codex* qu'il n'a jamais lu et du diagnostic qu'il ignorera toujours.

Le diagnostic, voilà ce qui fait le bon médecin.

Si celui qui vient vous tâter le pouls ne devine pas au premier coup d'œil ce que vous avez, soyez sûr que c'est un âne et traitez-le en conséquence.

Un de mes amis a fait mieux :

Voyant que son docteur voulait l'empoisonner avec ses remèdes, il a forcé celui-ci à les avaler en lui disant : prends-les ou je te tue ! Le disciple d'Esculape en est mort, mais par contre mon ami aujourd'hui se porte bien !

Il faut certainement se défier de celui qui exerce la médecine sans diplôme ; mais, règle générale, un médecin maladroît en a toujours un et même deux.

Un diplôme ne prouve souvent rien ; puisque, moyennant finance, le premier cuistre venu peut s'en procurer un.

Qui n'a pas entendu parler du célèbre Buchanan, lequel a plus fait de docteurs à lui tout seul que plusieurs académies !

Voilà un gaillard qui avait bien compris son siècle et le pays qu'il habitait.

Mais aujourd'hui son étoile a pâli, il est poursuivi sans relâche par ceux qui ont bénéficié de ses fraudes et de ses infâmies.

Le Barnum médical expie aujourd'hui sous les verroux ses actes passés et l'impossibilité ou il se trouve de prolonger les bénéfices de ses nombreux complices. Mais Buchanan s'est cruellement vengé en remettant à la justice toute la petite comptabilité qu'il tenait en partie double.

Il y a cinq mille noms dans ses livres ; parmi eux figurent les droguistes en gros de Philadelphie qui ont payé ses diplômes et une foule de médecins de toutes nationalités jugés *dignuscintrare*—de par sa signature.

Mais sa signature ne suffisait pas et le spirituel saltimbanque du bistouri a raconté comment dans une certaine occasion trois professeurs de la faculté lui ont, moyennant cinq dollars la pièce, signé cinq cents diplômes et comment un certain consul espagnol les certifiât pour la bagatelle de trois piastres chacun. Ses aveux vont plus loin, preuves en main, on pénètre avec lui dans les turpitudes les plus honteuses, depuis les remèdes soi-disant infallibles jusqu'aux voleurs de cadavres de Blackley—Almshouse et l'on constate enfin, pour compléter ce tableau, que vingt mille de ses diplômes se promènent en Amérique et quarante mille en Europe !

Aussi lorsque je rencontre un de ces faux docteurs qui dissimule son regard derrière une paire de lunettes j'en frémis de la racine des cheveux jusqu'aux talons de mes bottes. Lorsque j'aperçois son bistouri il me semble que c'est le couteau à scalper des Indiens, si je le frôle en passant il se dégage de ses vêtements une vague odeur de poison qui me fait penser à la marquise de Brinvilliers ; enfin les pans d'habit qui s'agitent derrière lui, me fait l'effet d'une queue de reptile.

Autant nous devons estimer le véritable médecin qui a pâli sur les livres et qui a risqué sa vie mille fois pour sauver celle de ses semblables ; autant nous devons mépriser le faux docteur qui n'a risqué que la vie des autres.

Le premier est un bienfaiteur de l'humanité, le second n'est qu'un singe, un serpent à lunettes.

New-York est infesté de ces animaux nuisibles, on les rencontre à chaque pas. J'en connais un qui arrête les gens sur le trottoir pour leur tâter le pouls.

—Grand Dieu ! s'écrie le faux Esculape, que vous êtes pâle ce matin.

—Ciel ! que me dites-vous là ?

—La vérité, madame. Je serais indigne de la confiance que l'on m'accorde si je ne vous disais pas que vous avez la fièvre.

—La fièvre ?

—Certainement, une fièvre bilio-gastro-inflammatoire.

Ah ! je suis perdue.

—Qui n'est que le commencement du typhus.

—Le typhus ?

—Complicé d'une congestion cérébrale.

—Ah ! M. le docteur, ayez pitié de moi !

—Alors suivez-moi dans mon office, je vais essayer d'arrêter la maladie qui se déclare.

—Arrêtez-la, je vous en supplie, s'écrie la malheureuse à demie morte de frayeur.

Une fois chez lui, ce coquin à diplôme lui fait avaler une drogue quelconque, lui fabrique une ordonnance très-compiquée, lui demande cinq dollars pour sa peine, et l'envoie ensuite chez son compère, l'apothicaire du coin, qui achève de la dépouiller.

ANTHONY RALPH.

CURIEUSE

(ALBUM DE MA NIÈCE, ALICE E., QUATORZE ANS)

Tu sais que j'ai trois fois ton âge.
(Par mes cheveux c'est quatre fois)
Ce qui te semble un badinage
Est pour moi fort gênant parfois.
Il faudrait donc que je te dise
Des vers que je fis autrefois
Pour Antoinette... ou pour Elise....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
Ne me demande pas cela !

Petite fille, si gentille,
(Tu vois que la rime le veut)
Ton esprit, qui toujours frétille,
Ne m'embarrasse qu'un peu.
Quoi ! te conter mes amourettes,
L'histoire de mon premier feu....
On la mettrait dans les gazettes !....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
Autant parler à ton papa !

Je ne suis pas de ceux qui vantent
"Le temps qui ne reviendra plus."
Si les souvenirs nous enchantent
Les regrets sont bien superflus.
La nature se renouvelle....
Que font les plaisirs disparus ?
Après le soleil... la chandelle....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
Sur quel ton grave je dis ça ?

Dans cet album, où je figure
Pour rendre hommage à ta gaieté,
Plus d'un couplet, je te le jure,
Par tes yeux noirs sera dicté.
Comment peindre la douce ivresse
Qu'éprouve l'amour agité
Devant ces marques de tendresse....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
Ta mère te dira cela !

Suivons la pente de la vie.
Suivons les bons instincts du cœur,
Et que la jeunesse ravie
S'épanouisse dans sa fleur.
Plus tard, lorsqu'on sait le comprendre,
Se présente un nouveau bonheur....
Mais, sapristi ! je deviens tendre....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
Ton mari te dira cela.

BENJAMIN SULTE.

Avril 1881.

LOTÉRIE NATIONALE

L'idée si souvent exprimée par M. David dans L'OPINION PUBLIQUE de prélever de l'argent en faveur de la colonisation au moyen d'une loterie nationale calquée sur celle de la Louisiane, a fini par faire son chemin, en dépit des efforts faits par certaines feuilles pour l'étouffer. Le *Canadien* annonçait, ces jours derniers, qu'une compagnie s'organisait à Québec pour la mettre à exécution.

"Il y a une foule de gens, dit le *Canadien*, qui envoient leur argent à la loterie de la Louisiane, plusieurs mille piastres dans Québec seul prennent ce chemin-là, mais le public canadien préférera prendre des billets dans cette loterie, parce qu'il y aura plusieurs gros lots à gagner, et pour beaucoup la chance de faire de l'argent, tout en favorisant la colonisation, par suite le développement assuré de notre beau pays."

LES EMBAUICHEURS

Un correspondant de Biddeford, Maine, écrit ce qui suit au *Travailleur*, de Worcester, Mass :

Le *Times* d'hier annonçait qu'un Canadien de cette ville s'était engagé à la "Pepperell" pour aller dans les paroisses du Canada faire le métier d'embaucheur. Soyez donc assez bon de dire aux Canadiens que nous sommes assez nombreux ici et que si ce monsieur va les solliciter, ça ne sera que pour les amener dans la gêne. Le grand nombre de Canadiens qui s'entassent dans nos petits villages fait baisser les gages, amène la pauvreté pour tous. Nous faisons le nom de ce monsieur par respect pour le nom canadien qu'il porte et qu'il va déshonorer, si ce que j'ai lu est le cas.

Que les journaux du Canada, qui ont à cœur l'intérêt de nos compatriotes, les mettent encore une fois en garde contre ces embaucheurs.

Incorrections de langage relevées dans les journaux

Ne dites pas : le ministre demandait au parlement d'augmenter les taxes afin de rencontrer les dépenses ;—mais :... afin de solder les dépenses.

On rencontre une personne, des difficultés, des obstacles, mais non des dépenses.

Ne dites pas : le gouvernement ne peut construire le chemin à l'entreprise.

Ne dites pas : il est peut-être douteux qu'on puisse donner toute la ligne à l'entreprise l'été prochain :—mais : il est douteux....

La première expression est d'une redondance inutile.

Ne dites pas : je crois qu'on me permettra peut-être d'ajouter une observation ;—mais : je crois qu'on me permettra d'ajouter une observation ;—ou bien : on me permettra peut-être d'ajouter une observation.

La première construction est redondante.

A l'expression : cinq mille tonneaux de rails, préférez celle-ci : cinq mille tonnes de rails.

On réserve le mot tonneau pour désigner une unité de contenance ou capacité (un mètre cube, soit une verge cube et 3 dixièmes, ou 220 gallons) ; le mot tonne désigne une unité de poids (le poids d'un tonneau d'eau, soit 1,000 kilogrammes ou 2,000 livres).

Ne parlez pas de dépenses à encourir, mais de dépenses à couvrir, à solder, à payer ; ou bien de frais à faire.

On encourt une peine, une sentence ; on encourt l'indignation d'une personne, sa disgrâce ; mais on n'encourt pas de dépenses ; on pourvoit aux dépenses, on y fait face....

Ne dites pas : nous avons ou nous allons annoncer un concours, —mais : nous avons annoncé un concours, ou nous allons l'annoncer.

La première forme est incorrecte, parce que nous avons appelle un participe, et nous allons réclame un infinitif.

(*Courrier du Canada.*)

A NOS ABONNÉS DE LA CAMPAGNE.

Notre agent M. Aymong visite en ce moment Ottawa et les paroisses sur le chemin de fer Q. M. O. et O. entre Ottawa et Hochelaga, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que M. Aymong visitera voudront bien lui donner tous les renseignements et l'aide qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

L'ingratitude fait souvent naître la reconnaissance dans le cœur de ceux qu'elle a fait souffrir.

* *

Si la vie n'avait pas ses vicissitudes on ne pourrait pas en apprécier les joies.

* *

Le cœur est une source intarissable, on n'y puise jamais assez.

* *

L'homme est souvent le jouet des circonstances, il est plutôt ce qu'il peut que ce qu'il devrait être.

* *

La chaleur est au corps ce que le sentiment est à l'âme.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LE DIMANCHE DES RAMEAUX

NOS GRAVURES

Le Dimanche des Rameaux

Cette fête poétique rappelle le retour de Notre Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem, où l'attendait le prétoire de Pilate, où le sublime mystère de la Rédemption allait s'accomplir. Au devant du Fils de Dieu, les habitants jetaient des branches de palmier, et à travers les siècles ce pieux symbole a été conservé. C'est au jour de Pâques fleurie que, sur toute la surface du monde, sont bénis les rameaux que les fidèles suspendent au-dessus de l'âtre pour appeler sur la maison la bénédiction divine. Les riches comme les pauvres, les puissants comme les faibles sont animés du même sentiment, observent la pieuse coutume. Seulement, selon les climats, la nature des rameaux varie. Dans les pays méridionaux, la noble et élégante palme est toujours restée l'emblème consacré. On ne saurait imaginer la quantité immense de palmes qui sont présentées à la bénédiction pontificale, le jour des Rameaux. Le pape en distribue lui-même aux cardinaux et aux prélats de sa cour.

A défaut de palme, on emploie généralement des branches de buis et de sapin, et c'est un spectacle charmant, que de voir sur le parvis de nos églises, dans les villes comme dans les villages, ces monceaux de rameaux verdoyants sur lesquels le ministre de Dieu va répandre l'eau sainte. Dans les âpres régions du Nord on cueille des branches de différents arbres dans le même but. Qu'importe, du reste, l'arbre qui a fourni son feuillage ? la bénédiction de Dieu est à ceux qui possèdent la foi.

Les Grottes de Bethléem

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs les vues des deux sanctuaires du petit village de la Palestine, où naquit le Fils de Dieu, et qui sont l'objet de la plus fervente vénération de la part des chrétiens du monde entier.

Le sanctuaire de la Nativité est situé dans une grotte, éclairée seulement par des lampes qui projettent leur clarté sur la voûte rocheuse. Les draperies de l'autel sont de velours noir. Les peintures consistent en fresques généralement détériorées. Les lampes sont d'argent et de cristal, ornées d'œufs d'autruches. L'autel est en argent et en marbre blanc. On y lit cette inscription : "*Hic de virgine Maria Jesus-Christus natus est.*"

La grotte de la sainte Crèche, *prose-pium*, est de même nature que la précédente. Les piliers sont en marbre blancs et les rideaux en velours noir. Au-dessus de la Crèche est une peinture de Maello, représentant la Vierge, l'enfant Jésus et les bergers. Les fresques du cintre sont également très effacées. La seule lumière de ce sanctuaire vient des lampes que les religieux y entretiennent.

En 1869, les tapisseries qui décoraient l'intérieur de la grotte furent incendiées. Huit des trente tableaux qui s'y trouvaient disparurent. Comme il était impossible de mettre d'accord les prétentions rivales des diverses communautés de Bethléem, il fut convenu que le gouvernement turc remplacerait les objets brûlés. Le procès-verbal dressé par le medjlis de Jérusalem, composé de musulmans, de juifs et de chrétiens, constata, par les symboles et inscriptions latines encore visibles sur les tableaux restants, l'origine latine des tentures recouvrant les murs. Quant aux tentures recouvrant le plafond, elles avaient été tellement détériorées par le feu et la fumée, qu'il fut impossible de trouver des preuves matérielles établissant la nature et le caractère des tableaux disparus.

L'ambassadeur de France agissant pour le compte des Latins, convint avec le gouvernement turc que les tentures des murs seraient remplacées par d'autres, représentant aussi fidèlement que possible les symboles et les inscriptions de l'ancienne tapisserie ; que les tentures du plafond resteraient intactes et qu'on placerait dans l'église quatre tableaux ayant un caractère arménien, dont trois grecs et un latin, pro-

portion que la notoriété publique attribuait aux tableaux disparus.

Une lettre du grand vizir confirma cette entente et ordonna de faire et de placer les nouveaux objets, mais son ordre resta sans exécution jusqu'au 28 février 1873. A cette époque, deux religieux grecs ayant dérobé un lambeau de la tapisserie brûlée, les religieux appartenant au rite latin suspendirent par représailles dans la grotte une nouvelle tapisserie. De là résulta, entre les religieux grecs et latins, un grave conflit à la suite duquel les soldats turcs occupèrent la grotte.

On télégraphia à Constantinople et il fut convenu que la tapisserie mise par les religieux latins serait enlevée et remplacée par celle qui avait été commandée par le gouvernement turc.

La grotte de Bethléem est ornée aujourd'hui d'une nouvelle tapisserie et de nouveaux tableaux.

Les Grecs se plaignent cependant que la nouvelle tenture est plus longue que l'ancienne.

La France représente les intérêts latins aux lieux saints et la sublime-Porte ceux de ses sujets appartenant aux différents rites chrétiens.

CORRESPONDANCE ANGLAISE

La prison de Kilmainham, à Dublin, renferme aujourd'hui une cinquantaine de membres de la Ligue agraire, secrétaires de petits comités provinciaux, paysans soupçonnés de meurtre ou d'incendie.

Parmi les hôtes distingués de Kilmainham, il n'y a guère à citer que M. Michel Boyton, un des accusés dans le dernier procès Parnell et Cie ; M. Boyton (Michel) est le frère de Boyton (Paul), et j'ai connu personnellement lorsqu'il organisait les fêtes aquatiques dont son frère, le capitaine (?) était le héros. J'ai remarqué alors que lorsque Paul nageait c'était Michel qui était fatigué, et que, comme les maris des cantatrices qui disent : nous chantons, quand leurs femmes sont en scène, Michel s'écriait avec une conviction non moins sincère qu'attendrie : nous nageons, tandis que son frère était dans l'eau.

Très actif, fort remuant, excellent barman, M. Boyton (Michel) devait mettre ses précieuses qualités au service de l'Irlande ; dans les meetings, M. Boyton répétait sans cesse : Nous souffrons, au figuré, bien entendu, car lui n'est pas plus fermier qu'Irlandais ; il est citoyen américain et entrepreneur de tout ce que vous voudrez bien lui confier. Il comptait sur cette qualité de yankee pour gémir, toujours au figuré, de sa situation de détenu politique. Mais le gouvernement anglais a très justement pensé que, même un Américain, n'avait pas le droit de violer toutes les lois du royaume, et M. M. Boyton peut maintenant et réellement dire : Nous sommes arrêtés.

Au reste, le régime de Kilmainham est assez doux : à la paille humide, aux cachots, on a substitué de bons lits, des cellules propres et chauffées ; on a même donné aux victimes de la tyrannie anglaise, une salle de réunion, dans laquelle ils peuvent lire les journaux, fumer et prendre leurs repas en commun. Les prisonniers sont autorisés à recevoir une visite par jour. Ils se lèvent à sept heures, se couchent à huit, ne portent pas le costume de la maison, et n'ont pas sur le bras cette broderie jaune si redoutée par le chef de la Ligue ; ils se déclarent satisfaits de leur situation, et ne se plaignent que du manque de couteaux.

Le bill de désarmement voté par le parlement anglais donne au lord lieutenant les pouvoirs suivants :

" Interdire le port ou la possession d'armes et de munitions dans tout district déclaré hors la loi. Autoriser l'arrestation sans mandat de toute personne contrevenant à cette loi. Autoriser également entre le lever et le coucher du soleil, les recherches dans toute maison au bâtiment suspect, et ce dans les dix jours qui suivront la délivrance d'un mandat spécial. " Le lord lieutenant d'Irlande peut ap-

pliquer ces pouvoirs dans toutes les parties du pays, suivant qu'il le jugera convenable, après avoir pris l'avis du Conseil privé ; il peut aussi et dans les mêmes conditions, interdire la vente ou l'importation des armes et des munitions dans toute partie de l'Irlande qu'il désignera.

" Les armes ou munitions saisies dans les deux cas ci-dessus, seront confisquées au profit de l'Etat.

" Le Parlement, s'il siège, doit être averti dans les quatorze jours de la décision du lord-lieutenant ; s'il ne siège pas, l'avis doit être donné quinze jours après la première réunion. La mise hors la loi d'un district sera annoncée par la *Gazette de Dublin*.

" Chaque contravention à cet acte sera punie d'un emprisonnement de trois mois au plus ou d'une amende de 20 liv. (500 francs.) "

Ce bill, qui portera le nom de Loi de conservation de la paix en Irlande, aura force jusqu'au 1er juin 1886.

**

Je ne quitterai pas le parlement sans parler de l'incident Bradlaugh. M. Bradlaugh est un libre-penseur, on s'en souvient, auquel nous devons la traduction et la vulgarisation d'une petite brochure qui, sous le titre alléchant : *des Fruits de la Philosophie*, donnait certains conseils hygiéniques aux ménages qui désiraient n'être point chargés d'enfants. Supprimer les enfants, selon M. Bradlaugh, c'est supprimer la misère chez les ouvriers, dont une nombreuse progéniture absorbe souvent les ressources ; mes connaissances en économie politique ne vont pas jusqu'à me permettre d'apprécier un système dont les Chinois me semblent avoir eu l'idée en précipitant dans le fleuve Jaune ceux des membres de leur famille dont la naissance les embarrassait. Quoi qu'il en soit, un peu grâce au bruit que firent les *Fruits de la Philosophie*, M. Bradlaugh fut élu membre de la Chambre des Communes, mais, ne croyant à riant, il ne voulut pas prêter serment de fidélité à la Reine.

La Chambre des Communes se contenta d'une affirmation solennelle ; ce qui n'était qu'une interprétation fautive de la loi, puisqu'un M. Clarke a entamé contre M. Bradlaugh des poursuites judiciaires tendant à le faire condamner à 12,000 francs d'amende par chaque vote donné par ce député sans avoir prêté le serment légal. Or, la cour du banc de la reine a reconnu que M. Clarke avait raison, et le libre-penseur a été condamné. Cette condamnation, si elle était exécutée, entraînerait de la part de M. Bradlaugh le paiement de sommes énormes, car on a beaucoup voté à la Chambre ces temps derniers. Mais elle a encore un autre effet, celui de rendre vacant le siège du député condamné, dans ce cas, légalement considéré comme mort. Quel joli gâchis ! Un parlement dont les décisions sont en opposition avec celles du pouvoir judiciaire. Un député qui a voté sans aucun droit, qui siège et qui, cependant, n'est plus député ; je ne me charge pas d'expliquer toutes ces bizarreries de la législation anglaise ; je les constate, comme j'annonçais à Londres la présence d'un veau à six pattes. Cela est bien suffisant.

**

Le rideau vient de baisser sur l'épilogue du procès Tichborne. On n'a pas oublié cette mémorable affaire judiciaire, la plus longue, la plus embrouillée, et la plus coûteuse de toutes les affaires de ce genre. Etre juré dans le procès Tichborne était devenu une profession, et pas trop mauvaise, ma foi, puisqu'elle rapportait cinquante francs par jour. Thomas Castro, qui se prétendait Tichborne, fut reconnu coupable de parjure, et comme il avait deux fois de suite prêté un serment dont la fausseté parut évidente, on le gratifia de sept années de *penal servitude* par chaque serment. Thomas Castro n'éprouvant qu'un goût modéré pour le métier de tailleur qu'il exerce au baigne de Dartmoor, a essayé d'obtenir la confusion des deux peines, sous prétexte que les

deux serments incriminés n'avaient qu'un seul et même but. La Chambre des lords n'a pas partagé cette opinion et Thomas Castro achèvera la seconde période de sa condamnation.

L'APOSTOLAT DU CRUCIFIX

Une œuvre éminemment chrétienne et qui ne peut manquer d'attirer sur ceux qui la propagent les plus abondantes bénédictions, est celle de l'*Apostolat du Crucifix*. Elle est sortie du cœur des fidèles à la suite des attentats commis contre la Croix du Sauveur, que l'on a enlevée des écoles, à Paris et dans un certain nombre d'autres localités plus ou moins importantes.

Cet excès de haine envers le signe auguste de notre salut ne peut être réparé dignement que par un redoublement d'amour ; il faut clouer dans nos cœurs et sur nos poitrines l'image sainte et vénérée que l'on décloue des murs où elle se montrait à l'enfance et à la jeunesse comme un signe de courage et d'espérance ; il faut se faire apôtre du Crucifix, en pratiquer et en propager la dévotion par les moyens suivants :

Porter avec soi l'image de Jésus crucifié. Lui donner dans les habitations chrétiennes une place d'honneur, une place plus visible qu'il, en attirant les regards, rappelle à la famille le devoir de l'amour envers Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort ;

Distribuer des crucifix autour de soi afin que la sainte Croix de Jésus-Christ sanctifie ceux qui la donnent comme ceux qui la reçoivent ;

Réciter à genoux devant la Croix, en particulier ou en commun, un *Pater* ou un *Ave* suivis de cette invocation : Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que, par votre Croix sainte, vous avez racheté le monde—*Adoremus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctum crucem tuam redemisti mundum.*

Puissent tous nos lecteurs comprendre et pratiquer l'Apostolat si beau que nous venons de leur faire connaître ! Puisse la sainte Croix du Sauveur garder aux âmes et aux foyers qui l'auront reçue, la grâce de la persévérance et de la bénédiction promises à tous ceux qu'inspire et anime la bonne volonté !

Gordon Bennett faisant la chasse dans le sud-ouest de la France

Dans le sud-ouest, l'ardeur des veneurs se ralentit à cause de la chaleur, et il n'y a guère que l'équipage de Pau qui résiste. Son maître actuel, M. Gordon Bennett, le mène royalement.

Dans un des derniers laisser-courre, tout comme Henri IV, M. Gordon Bennett s'est égaré et s'est réfugié chez de braves Béarnais, en liesse, fêtant le *pelopore*. Avec la rondeur qu'on lui connaît, il s'attabla et prit part au festin.

Une belle Béarnaise que le hasard avait placée à côté de lui ne pouvaient détacher ses yeux d'une fort belle bague aux pierres étincelantes que portait le gentilhomme.

M. Gordon Bennett s'en aperçut et l'offrit gallamment à sa voisine.

Celle-ci l'accepta en rougissant.

—Mademoiselle, lui dit-il, veuillez conserver cette bague comme un souvenir des chasseurs de Pau et devenez leur protectrice dans votre commune : si jamais l'un de nous fait une chute sur votre territoire et qu'il se blesse, soignez-le bien.

La belle enfant, depuis ce jour, fait les vœux les plus sincères et les plus ardents pour qu'un beau monsieur vienne se casser le cou dans la commune de Gabaston... afin de prouver toute sa reconnaissance à M. Gordon Bennett.

Un mari comme on n'en voit guère.—L'autre jour il racontait une querelle qu'il venait d'avoir avec sa femme :

—Croyez-vous qu'elle m'a donné un soufflet ?

—Un soufflet à vous ?

—Comme je vous le dis ; et puis elle s'est mise à pleurer. Ah ! ce que j'ai eu de peine pour la consoler !

SONNET

A. M. JAMES E. P. PRENDERGAST

Ami, ton âme est noble, immense en ses desirs ;
Tu voudrais l'infini, l'océan sans rivages,
Le beau, le vrai, le bien, l'Être de tous les âges,
Et qui seul de ton cœur bannirait les soupirs.

Bien amère est la vie !... En ces stériles plages,
Où le malheur se rit de ses sujets martyrs,
Où pleurent les enfants, où gémissent les sages,
Comment trouver l'amour, l'espoir et les plaisirs ?

Regarde bien : là-haut une étoile scintille,
Rayon consolateur à l'esprit abattu,
Noble sœur du devoir... On l'appelle vertu.

Levons nos yeux au ciel, où ce divin feu brille,
C'est le phare éclatant de la sainte Cité,
Le bonheur du poète et l'Immortalité !

J.-E. DELISLE.

Québec, 8 mars 1881.

PECHE ET CHASSE

SAINT-THOMAS

(Suite)

Suivant la science huronne, le tonnerre était un grand oiseau, de l'espèce des engoulevants. Quelques chefs de cette tribu visitant un jour la chapelle des Jésuites, à Québec, portèrent toute leur attention sur le ciel de l'autel où le Saint-Esprit était figuré par une colombe entourée de rayons. "Ils demandèrent, dit le Père Lejeune, si cet oiseau n'était pas le tonnerre, car ils croient que le tonnerre est un oiseau, et quand ils voient quelque beau panache, ils s'enquerraient si ce ne sont point des plumes de tonnerre."

Mon ami, M. X... de Saint-Romuald, chasseur ardent plutôt qu'heureux, après avoir passé tout un intermède de marée, au mois de septembre 1870, à gretlotter dans un trou sur la batture—s'en revenait par les champs, l'oreille basse et maugréant contre sa malchance, lorsqu'il aperçut dans les chaumes une troupe de canards domestiques becquetant les épis échappés à la glane. La troupe boiteuse et cancanante semblait narguer le chasseur. Si je leur lâchais mes deux coups, se dit-il à part lui, au moins je ne m'en irais pas avec mon carnier vide : on ne se moquera pas de moi. Car, bien fin qui saurait reconnaître la provenance du gibier une fois mort. Comme il ruminait cette mauvaise pensée, il avisa un grand gaillard, assis sur la clôture voisine et qu'il prit pour le gardien de la gente nazillarde. X... poursuivant son idée aborde le jeune homme. Il avait un air niais à faire plaisir, l'air d'un vrai dindon perché.

—Garçon lui dit X... c'est à toi ces canards, veux-tu que je tire un coup dessus.

—Plait-il monsieur ?

—Si tu veux que je tire un coup sur ces canards, je te donne une piastre : tiens, la voici !

—Vous tirerais ben si vous voudrais, répondit le grand niais, en empochant quatre vingt-cinq centins bien sonnans.

X... se met à met à bonne portée, lâche son coup sur la troupe rassemblée becs à becs, et en jette cinq sur le dos les pattes en l'air.

—Vous tirais ben, dit le grand niais en riant.

—Tu trouves ? veux-tu encore une piastre pour un autre coup ?

—Comme vous voudrais.

D'un second coup X... envoie quatre canards *ad patres*. La poudre, la vue du sang l'ont excité—il retourne à son homme qui vient de quitter la clôture.

—Allons ! mon garçon, un troisième coup pour le même prix ?

—Vous tirerais ben tant que vous voudrais, c'est pas à moé ces canards-là.

—Pas à toi ! reprend X... hors de lui, rends-moi mon argent alors, ou je... Sa menace se perdit sur les talons du bras qui détaillait plus vite qu'un lièvre, au son argentin de son gousset.

Que faire en pareille conjoncture ? Emporter les canards ? il n'y faut pas songer ; relancer le farceur ? chose impossible. La justice se moquerait de lui et sa réputation de chasseur serait à jamais compromise. Force fut à ce pauvre X... d'accepter sans mot dire son double malheur, de s'en revenir, non-seulement la gibetière mais aussi la bourse vide.

Pierre T... marchand à l'aise, homme d'affaires dans le sens rapetissé que l'on prête à ce mot—c'est-à-dire un homme qui fait de l'argent et sait l'entasser—chasseur endiablé, parcourait les grèves de Saint-Joachim, par un beau jour de l'automne dernier. On lui avait dit que les oies sauvages y étaient si nombreuses que le soleil en était obscurci. Debout dès quatre heures du matin, il arpentaient les battures en tous sens, promenant son regard sur les vagues ou fouillant l'atmosphère jusqu'au fond bleu de l'horizon. Une heure, deux heures, la matinée se passe, pas un bout d'aile, pas une plume en vue. "Cassons une croûte, se dit-il, le vent s'élèvera peut-être et le gibier en profitera pour se promener."

Comme il se parlait ainsi à part lui, une bande d'oies arrive à tire d'ailes se jeter à vingt pas de lui. Il ne fait ni un ni deux, comme bien on pense : Pan ! Pan ! Une oie reste sur place et les autres s'envolent—mais une oie ! la première tuée surtout, c'est déjà un beau coup quoiqu'on en dise. Navré de joie, ivre de bonheur, il se jette à l'eau pour saisir sa capture : il en avait jusqu'au coup, qu'importe ? il était au comble du bonheur.

Juste au moment où il reprenait pied au rivage, arrive un brave habitant, sa faux sur l'épaule, qui le regarde d'un air narquois

—J'ai tué une oie, mon ami, s'écrie-t-il, une belle oie, je vous assure.

—Oui, je vois ça, répond l'habitant, mais ces oies-là, ça coûte de l'argent.

—Ça ne fait rien, je ne m'occupe pas des dépenses quand il s'agit du plaisir. J'ai les moyens du reste.

—Je ne dis pas non, monsieur, mais moi, je n'ai pas les moyens d'élever des oies pour vous donner le luxe de les tuer.

—Que dites-vous ? cette oie ?... —Est à moi, monsieur : et la preuve c'est qu'elle porte au cou un carcan, avec mon nom écrit dessus : vous n'avez qu'à l'examiner.

T... dut se rendre à l'évidence.

—Combien estimez-vous votre oie, dit-il après un moment de réflexion.

—A dix chelins, monsieur.

—Tenez ! voici cinq piastres, gardez-les, à la condition que vous ne comptiez cette aventure à personne.

Promesse fut faite, mais ne fut pas tenue.

Pierre T... est revenu à son magasin, sans se vanter de sa chasse. Il fait toujours de l'argent, il est homme d'affaires.

A tort ou à raison, les Irlandais sont taxés de gaucherie, dans le maniement des armes, et d'une ineptie absolue comme chasseur. A vrai dire, ils sont plus souvent chassés que chassant. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils ignorent un art dont ils sont les victimes. Veut-on tourner la chasse en ridicule, on met toujours en scène, soit un Irlandais, soit un Parisien.

—Lorsque je vins en Amérique, disait Paddy, le premier oiseau que je tuai fut un porc-épic. Je le fis grimper sous une meule de foin ou je le tirai avec une pelle de bois. Le premier coup que je le frappai je le manquai, et au second, je le frappai à la même place.

Patrick avait emprunté un fusil dur au recul, qu'il avait chargé à double charge. Il aperçoit un écureuil sur les hautes branches d'un pin, il le vise, presse la détente, le coup part, et lui roule meurtri par terre, pendant que l'écureuil, monté au sommet de l'arbre, le nargue de son cri strident.

—Turlute, turlute, dit Patrick, en se relevant tout contusionné de sa chute, tu ne turluterai pas tant si, au lieu de te trouver à l'autre bout, tu avais été à ce bout-ci du fusil.

Le père Ned a appris que les vergers ont été pillés aux environs, et le père Ned tient à ses pommes fameuses à la joue colorée.

—Donne-moi mon fusil, dit-il à Kate, sa femme, que je m'assure s'il est en ordre.

Le fusil, chargé depuis un an, est tout couvert de rouille.

—Apporte-moi une capsule Kate.

La capsule est ajustée sur la cheminée, le chien se redresse en grinçant.

—Prends garde à toi, Kate, je vais tirer.

Clac ! la capsule éclate, mais le fusil ne part pas.

—C'est qu'il n'y a pas assez de poudre, se dit Ned.

Il remet une seconde charge sur la première. Nouvelle capsule, nouvel échec.

—*God bless my soul*, s'écrie le père Ned, donne moi encore ma poire à poudre : je vais en mettre assez cette fois-ci.

Une troisième charge va rejoindre les deux autres. Vingt coups de baguette à tour de bras tombent sur la triple charge. Troisième capsule, mais cette fois, soit que la cheminée eût été nettoyée par les deux premières, soit que la poudre, plus pressée par les coups de baguette eût rempli la lumière, le coup partit, mais quel coup ! Ned, renversé, avait été lancé à quatre ou cinq pas. Kate, sans s'occuper de son homme, court de suite au fusil pour voir s'il n'a pas de mal.

—Aïè ! Aïè ! Kate, prends garde ! lui crie Ned en se frottant les côtes, prends garde ! il y a encore deux coups dedans.

Le temps de la chasse à la bécassine était venu, temps qui dure peu, chasse passagère qu'on ne remet pas au lendemain. Ambroise P... et Louis D..., rendus de la veille chez maître B..., hôtelier et chasseur du château Richer, étaient debout au petit jour, les bottes au pieds, le fusil à l'épaule, la carnassière en bretelles et le chien à la voix. La chasse promettait d'être abondante. De longtemps on n'avait vu autant de bécassines dans les bas fonds et les marécages de l'endroit. Voilà nos trois chasseurs en course, battant le terrain dans des directions différentes. L'hôtelier, qui connaît les gîtes favoris du gibier, abat la première bécassine. Deux autres coups lui répondent bientôt. On tire, on tire à qui mieux mieux, les fusils grondent, les chiens aboient. Pendant près de deux heures, c'est un vrai plaisir d'entendre cette fusillade irrégulière et capricieuse.

Nos chasseurs reviennent à l'heure du déjeuner ; on compte les pièces.

Ambroise P... en a sept, Louis D... dix.

—Et vous, monsieur B..., combien en avez-vous tué ?

—Je ne sais pas au juste, dit l'hôtelier en fouillant dans les doublures de sa redingote. En voici deux toujours, deux encore, une autre, cela fait cinq n'est-ce pas ?

—On vous a donc battu ?

—Attendez, s'il vous plaît, il y a quelque chose dans ma poche de gauche, elle est joliment profonde celle-là. Tiens, en voici deux, ce qui fait sept, deux autres, et de neuf, mais j'aurais plutôt fait d'ôter ma blouse et de vider mon sac d'un seul coup.

Ce qui fut dit fut fait. L'hôtelier B... avait abattu vingt-sept bécassines. Nos deux chasseurs, venus de la ville, ne montrèrent pas leur dépit, mais au fond du cœur (Ambroise P... surtout), ils donnaient l'hôtelier à tous les diables.

Le déjeuner pris, nos deux citadins s'étendirent sur l'herbe pour faire la sieste en fumant leur pipe, à l'ombre d'un orme dont la tête s'étendait en parasol au-dessus de la prairie voisine.

—Que pensez-vous de notre chasse ? dit D... à son compagnon.

—Je pense que nous avons été floués, non-seulement je le pense, mais j'en suis sûr.

—Comment cela ?

—Cet animal de B... a changé notre poudre dans nos poires cette nuit, il a pris la nôtre, de l'extra superfine, et l'a rem-

placée par la sienne, de la poudre mouillée ou éventée. Songez donc que j'ai tiré au moins cinquante coups et que je n'ai tué que dix bécassines. Du reste, pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à comparer la poudre de nos poires avec celle de ce petit sac, la bonne, que je tenais en réserve. Voyez et jugez...

Après avoir examiné les deux qualités de poudre, Louis D... convint que son son compagnon avait raison.

—J'ai raison, reprit P... mais je veux avoir raison de cet animal là. Vidons d'abord nos poires et remplissons les à même ce sac. Nous nous rattrapperons bien tout à l'heure. A part cela, j'ai une idée... Laissez-moi faire. Rira bien qui rira le dernier.

De retour à la maison, P... monte à sa chambre, d'où après quelques minutes il invite l'hôtelier à aller *s'arroser la dalle du cou* d'un verre d'eau-de-vie couleur d'opale, à la marque Cantin, Trois Etoiles.

—Où est monsieur D..., observa l'hôtelier, est-ce qu'il ne prend rien avec nous ?

—Ne m'en parlez pas, il est d'une humeur insupportable. Sa malchance de ce matin l'a mis tout à l'envers. Il s'en prend à son fusil, à son chien, à moi, à vous, au vent, au soleil, à la pluie d'hier, à celle de demain : en un mot au ciel et à la terre. Avec cela, fier comme la poudre, il m'a envoyé promener quand j'ai voulu me moquer de lui.

—Est-il bon chasseur ?

—Il n'est pas un chasseur ah ! ah ! mais encore est-il en dehors du commun.

—Il a un beau fusil tout de même, dit l'hôtelier, en maniant et étudiant l'arme ; sapristi ! quel beau morceau !

—Passez-le moi donc s'il vous plaît.

P..., prenant le fusil, fait glisser la baguette dans le canon.

—Tiens ! il est encore chargé, dit-il, on devrait bien jouer un tour à mon maussade compagnon. Nous allons enlever la charge de plomb dans les deux canons, et sur un pari, tout-à-l'heure, vous le ferez tirer sur vos poules que vous assemblerez avec une poignée de grains.

—Il va se fâcher peut-être ?

—Tout au contraire ! c'est un moyen de le corriger. En voyant qu'il n'a pu faire coup, à faible portée sur une bande de volatiles, il s'en prendra à lui-même de sa maladresse et nous laissera tranquilles.

En parlant ainsi, P... enlevait les deux charges de plomb au moyen du tire-bourre de son propre fusil, plus court que l'autre de deux pouces, et remettait le fusil en place.

—Vous allez voir que nous allons bien rire, dit-il à l'hôtelier en redescendant avec lui.

—C'est une bonne farce tout de même, remarqua ce dernier, qui songeait au gain de sa gageure. Combien vais-je lui offrir de parier ? Un écu ? Une piastre ?

—Oh ! un écu pour les deux coups, c'est bien assez, vous ne risquez rien, après tout.

—Pour ça, c'est vrai. Passons pour un écu, hi ! hi ! hi ! savez-vous que c'est très drôle.

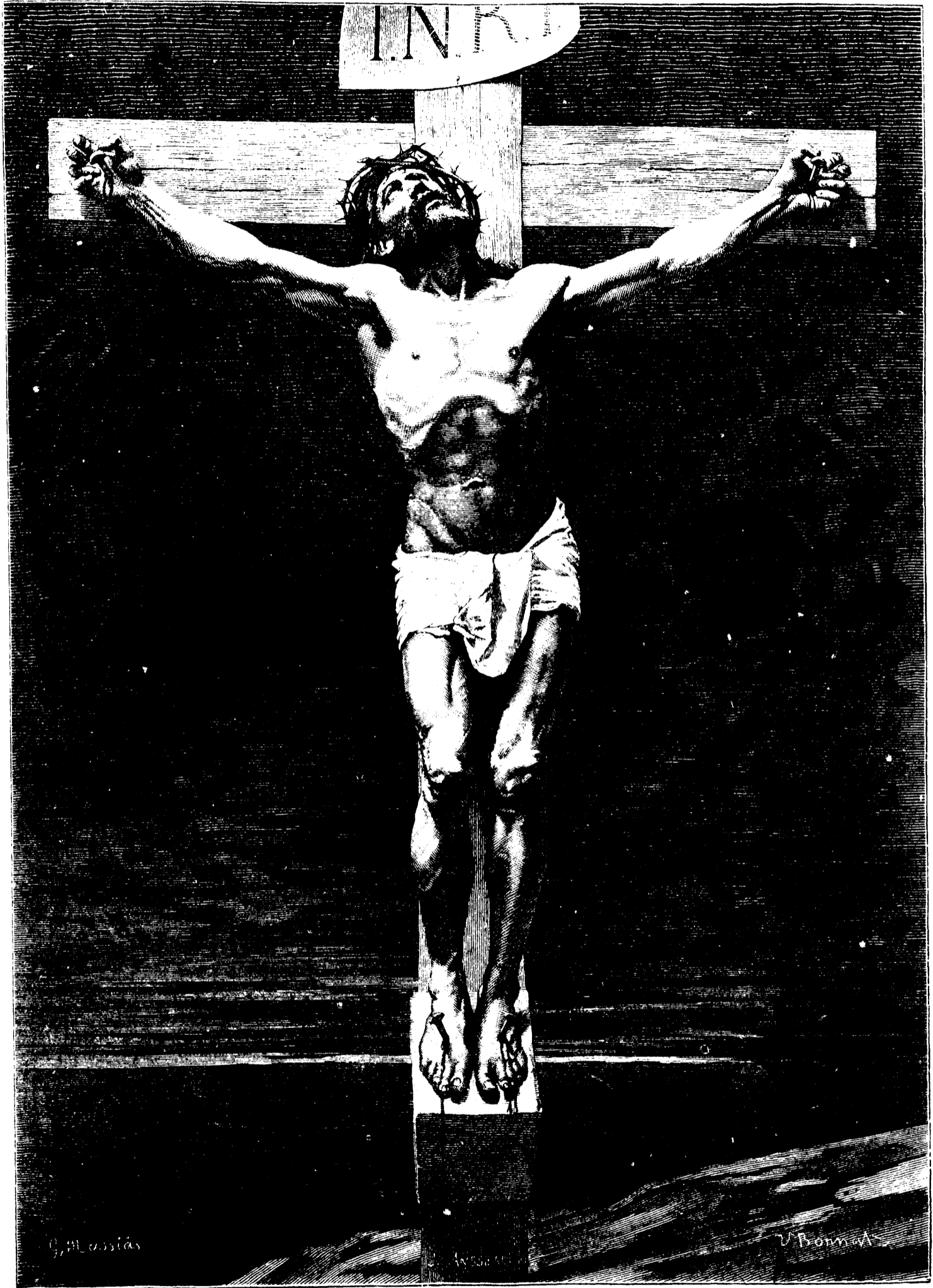
—Quand je vous dis que nous allons rire !

Vers dix heures, la note de l'hôtelier étant acquittée et ses vingt-sept bécassines, cela va sans dire, logées dans les deux carniers de nos chasseurs, pour la modique somme d'une piastre et demie, on se prépara au retour.

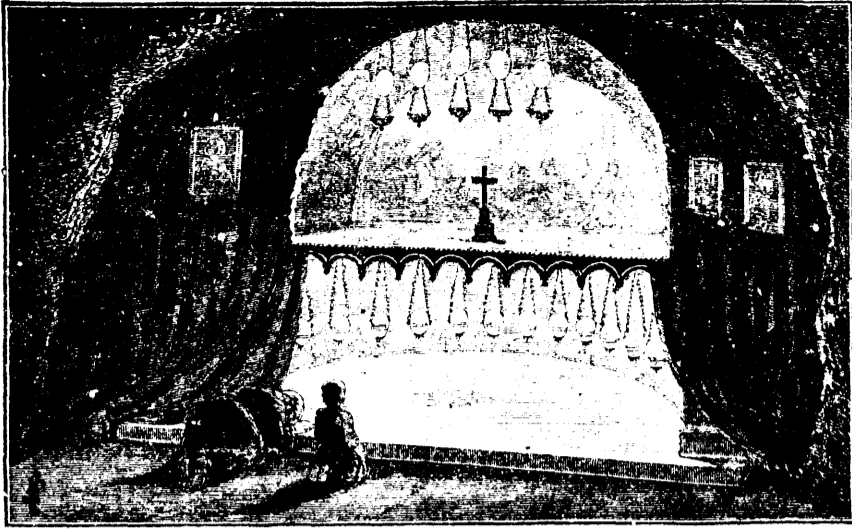
A. N. MONTPETIT.

(A suivre)

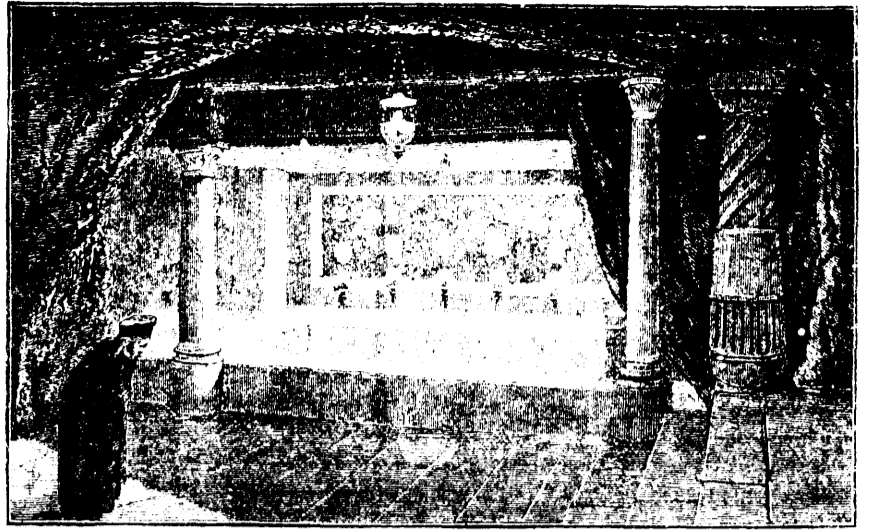
AUX DAMES.—Conformément à la promesse que nous fîmes, il y a trois semaines, nous donnons avis que nous venons de recevoir 12 caisses de superbes étoffes à robes, couleurs et patrons nouveaux, que nous offrons à 12 $\frac{1}{2}$, 15, 16, 17, 20 et 25 cents la verge. Ces étoffes à robes seraient certainement encore à bon marché à 5 cts de plus par verge, mais pour des raisons que nous donnons dans une lettre maintenant en circulation, nous pourrions et nous voulons les vendre aux prix indiqués plus haut. Nous invitons respectueusement les dames à venir faire leur choix à même les marchandises superbes et toutes fraîches. DUPUIS FRÈRES, 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.



LE CHRIST



LE SANCTUAIRE DE LA NATIVITE



LE SANCTUAIRE DE LA SAINTE-CRÈCHE



LES VACANCES—PORTRAITS DE CEUX QUI ONT OBTENU LES PREMIERS PRIX

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IX

KAZONNDÉ

Le 25 mai, la caravane d'esclaves arrivait à Kazonndé. Cinquante pour cent des prisonniers faits dans cette dernière razzia étaient tombés sur la route. Cependant, l'affaire était encore bonne pour les traitants; les demandes affluaient, et le prix des esclaves allait monter sur les marchés de l'Afrique.

L'Angola faisait à cette époque un grand commerce de noirs. Les autorités portugaises de Saint-Paul de Loanda ou de Benguela n'auraient pu que difficilement l'entraver, car les convois se dirigeaient vers l'intérieur du continent africain. Les baracons du littoral regorgeaient de prisonniers; les quelques négriers qui parvenaient à passer entre les croisières de la côte ne suffisaient pas à les embarquer pour les colonies espagnoles de l'Amérique.

Kazonndé, située à trois cents milles de l'embouchure de la Coanza, est l'un des principaux "lakonis," l'un des plus importants marchés de cette province. Sur sa grande place, la "tchitoka," se traitent les affaires; là, les esclaves sont exposés et vendus. C'est de ce point que les caravanes rayonnent vers la région des grands lacs.

Kazonndé, comme tous les grandes villes de l'Afrique centrale, se divise en deux parties distinctes: l'une est le quartier des négociants arabes, portugais ou indigènes, et elle contient leurs baracons; l'autre est la résidence du roi nègre, quelque féroce ivrogne couronné, qui règne par la terreur et vit des subventions en nature que les traitants ne lui épargnent pas.

A Kazonndé, le quartier commerçant appartenait alors à ce José-Antonio Alvez, dont il avait été question entre Harris et Negoro, simples agents à sa solde. Là était le principal établissement de ce traitant, qui en possédait un second à Bihé et un troisième à Cassange, dans le Benguela, où le lieutenant Cameron allait le rencontrer quelques années plus tard.

Une grande rue centrale, de chaque côté des groupes de maisons, de "tembés" à toitures plates, à murailles de terre écripée, dont la cour carrée sert de parc au bétail, à l'extrémité de la rue vaste "tchitoka" entourée de baracons, au-dessus de cet ensemble d'habitations quelques énormes banians dont les branches se développent par un mouvement superbe, çà et là de grands palmiers plantés comme des balais, la tête en l'air, sur la poussière des rues, une vingtaine d'oiseaux de proie préposés à la salubrité publique, tel est le quartier marchand de Kazonndé.

Non loin, coule le Louhi, rivière dont le cours encore indéterminé est probablement un affluent ou tout au moins un sous-affluent du Congo, tributaire du Zaïre.

La résidence du roi de Kazonndé, qui confine au quartier commerçant, n'est qu'un ramassis de huttes malpropres qui s'étendent sur un espace d'un mille carré. De ces cases, les unes sont libres d'accès, les autres sont enceintes d'une palissade de roseaux et bordées de figuiers buissonnants. Un clos particulier qu'entoure une haie de papyrus, une trentaine de cases servant de demeures aux esclaves du chef, un groupe de huttes pour ses femmes, un "tembé" plus vaste et plus élevé, à demi enfoui dans les plantations de manioc, telle est la résidence du roi de Kazonndé, un homme de cinquante ans, ayant nom Moini Loungga, et déjà bien déchu de la situation de ses prédécesseurs. Il n'a pas quatre mille soldats, là où les premiers traitants portugais en comptèrent vingt mille, et il ne pourrait plus, comme au bon temps, décréter l'immolation de vingt-cinq à trente esclaves par jour.

Ce roi était, d'ailleurs, un précoce vieillard usé par la débauche, brulé par les liqueurs fortes, un féroce maniaque, faisant par caprice mutiler ses sujets, ses officiers ou ses ministres, coupant le nez ou les oreilles aux uns, le pied ou la main aux autres, et dont la mort, prochainement attendue, devait être accueillie sans aucun regret.

Un seul homme dans tout Kazonndé devait peut-être perdre à la mort de Moini Loungga. C'était le traitant José-Antonio Alvez, qui s'entendait fort bien avec l'ivrogne dont toute la province reconnaissait l'autorité. Il pouvait craindre, après lui, si l'avènement de la première de ses femmes, la reine Moina, était contesté, que les États de Moini Loungga fussent envahis par un compétiteur voisin, un des rois de l'Oukouson. Celui-ci, plus jeune, plus actif, s'était déjà emparé de quelques villages qui relevaient du gouvernement de Kazonndé, et il avait à sa dévotion un autre traitant, rival d'Alvez, ce Tipo-Tipo, noir Arabe de race pure, dont Cameron allait bientôt recevoir la visite à N'yangbé.

Voici d'ailleurs ce qu'était Alvez, le véritable souverain sous le règne du nègre abruti dont il avait développé et exploité les vices:

José-Antonio Alvez, déjà avancé en âge, n'époint, comme on pourrait le croire, un "msoungou," c'est-à-dire un homme de race blanche. Il

n'avait de portugais que son nom, emprunté sans doute pour les besoins de son commerce. C'était un vrai nègre, bien connu dans ce monde des traitants, et qui s'appelait Kenndélé. Né, en effet, à Dundo, sur les bords de la Coanza, il avait commencé par être simple agent des courtiers d'esclaves, et devait finir en traitant de haute renommée, c'est-à-dire dans la peau d'un vieux coquin qui se disait le plus honnête homme du monde.

C'était cet Alvez que Cameron, vers la fin de 1874, devait rencontrer à Kilemba, capitale de Kassonggo, chef de l'Orouna, et qui allait le conduire avec sa caravane jusqu'à son établissement de Bihé, sur un parcours de sept cents milles.

Le convoi d'esclaves, en arrivant à Kazonndé, avait été conduit à la grande place.

On était au 26 mai. Les calculs de Dick Sand se trouvaient donc justifiés. Le voyage avait duré trente-huit jours depuis le départ du campement établi sur les rives de la Coanza. Cinq semaines des plus épouvantables misères qu'il fut donné à des êtres humains de supporter!

Il était midi lorsque se fit l'entrée à Kazonndé. Les tambours battaient, les cornes de condou éclataient au milieu des détonations des armes à feu. Les soldats de la caravane déchargeaient leurs fusils en l'air, et les serviteurs d'Antonio-José Alvez répandaient avec entraînement. Tous ces bandits étaient heureux de se revoir après une absence qui avait duré quatre mois. Ils allaient enfin se reposer et regagner le temps perdu dans la débauche et l'ivresse.

Les prisonniers, la plupart à bout de forces, formaient encore un total de deux cent cinquante têtes. Après avoir été poussés en avant comme un troupeau, ils allaient être enfermés dans ces baracons, dont les fermiers d'Amérique n'eussent pas voulu pour étables. Là les attendaient douze ou quinze cents autres esclaves qui devaient être exposés le surlendemain au grand marché de Kazonndé. Ces baracons furent remplis avec les esclaves de la caravane. Les lourdes fourches leur avaient été enlevées, mais ils avaient dû garder leurs chaînes.

Les pagazis s'étaient arrêtés sur la place après avoir déposé leurs charges d'ivoire, dont les négociants de Kazonndé allaient prendre livraison. Puis, payés de quelques yards de calicot ou autre étoffe de plus haut prix, ils retourneraient se joindre à quelque autre caravane.

Le vieux Tom et ses compagnons avaient donc été délivrés de ce carcan qu'ils portaient depuis cinq semaines. Bat et son père venaient enfin de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Tous s'étaient serré la main. Mais c'est à peine s'ils osaient parler. Qu'auraient-ils pu se dire qui ne fût une parole de désespoir? Bat, Actéon, Austin, tous trois vigoureux, faits aux rudes travaux, avaient pu résister aux fatigues; mais le vieux Tom, affaibli par ses privations, était à bout de forces. Encore quelques jours, et son cadavre eût été abandonné, comme celui de la vieille Nan, en pâture aux fauves de la province!

Dick Sand, lui, était resté sur la place, sous la surveillance spéciale d'un havildar.

Il était enfin à Kazonndé, où il ne doutait pas que Mrs. Weldon, le petit Jack et cousin Bénédicte ne l'eussent précédé. Il les avait cherchés des yeux en traversant les divers quartiers de la ville, jusqu'au fond des tembés qui bordaient les rues, sur cette tchitoka qui était presque déserte alors.

Mrs. Weldon n'était pas là!

—Ne l'aurait-on pas conduite ici? se demanda Dick Sand. Mais où serait-elle? Non! Hercule n'a pu s'y tromper. D'ailleurs, cela devait rentrer dans les secrets dessins d'Harris et Negoro!... Et, cependant, eux aussi, je ne les vois pas!...

Une poignante anxiété avait saisi Dick Sand. Que Mrs. Weldon, retenue prisonnière, lui fût encore cachée, cela s'expliquait. Mais Harris et Negoro, — ce dernier surtout, — devaient avoir hâte de revoir le jeune novice, maintenant en leur pouvoir, ne fût-ce que pour jouir de leur triomphe, pour l'insulter, le torturer, se venger enfin! De ce qu'ils n'étaient pas là, devait-on conclure qu'ils avaient pris une autre direction, et que Mrs. Weldon s'était vue entraînée vers quelque autre point de l'Afrique centrale? Dût la présence de l'Américain et du Portugais être le signal de son supplice, Dick Sand la désirait impatiemment. Harris et Negoro à Kazonndé, c'était été pour lui la certitude que Mrs. Weldon et son enfant y étaient aussi!

Dick Sand se dit alors que, depuis cette nuit dans laquelle Diogo lui avait apporté le billet d'Hercule, le chien n'avait pas reparu. Une réponse que le jeune novice avait préparée à tout hasard, et dans laquelle il recommandait à Hercule de ne songer qu'à Mrs. Weldon, de ne pas la perdre de vue, de la tenir le plus possible au courant de ce qui se passait, cette réponse il n'avait pu la faire parvenir à sa destination. Ce que Diogo avait pu faire une première fois, c'est-à-dire se glisser jusque dans les rangs de la caravane, pourquoi Hercule ne le lui avait-il

pas fait tenter une seconde? Le fidèle animal avait-il succombé dans quelque tentative avortée, ou encore Hercule, continuant à suivre les traces de Mrs. Weldon, comme eût fait Dick Sand à sa place, s'était-il enfoncé, suivi de Diogo, dans les profondeurs de ce plateau boisé de l'Afrique, dans l'espoir d'arriver à quelque factorerie de l'intérieur?

Que pouvait imaginer Dick Sand, si en effet ni Mrs. Weldon, ni ses ravisseurs n'étaient là! Il s'était cru tellement assuré, — à tort peut-être, — qu'il les retrouverait à Kazonndé, que de ne pas les y voir, tout d'abord, lui porta un coup terrible. Il eut là un mouvement de désespoir qu'il ne put maîtriser. Sa vie, si elle ne devait plus être utile à ceux qu'il aimait, n'était bonne à rien, et il n'avait plus qu'à mourir! Mais, en pensant de la sorte, Dick Sand se méprenait sur son propre caractère! Sous le coup de ces épreuves, l'enfant s'était fait homme, et le découragement chez lui ne pouvait être qu'un tribut accidentel payé à la nature humaine.

Un formidable concert de fanfares et de cris éclata en ce moment. Soudain Dick Sand, que nous venons de voir affaissé dans la poussière de la tchitoka; se redressa. Tout nouvel incident pouvait le mettre sur les traces de ceux qu'il cherchait. Le désespéré de tout à l'heure ne désespérait déjà plus.

—Alvez! Alvez! ce nom était répété par une foule d'indigènes et de soldats qui envahissaient alors la grande place. L'homme duquel dépendait le sort de tant d'infortunés allait enfin paraître. Il était possible que ses agents, Harris et Negoro, fussent avec lui. Dick Sand était debout, les yeux ouverts, les narines dilatées. Ce jeune novice de quinze ans, les deux traitres le trouveraient là devant eux, droit, ferme, les regardant bien en face! Ce ne serait pas le capitaine du *Pilgrim* qui tremblerait devant l'ancien cuisinier du bord!

Un hamac, sorte de kitanda recouverte d'un mauvais rideau rapiécé, déteint, frangé de loques, parut à l'extrémité de la rue principale. Un vieux nègre en descendit. C'était le traitant José-Antonio Alvez.

Quelques serviteurs l'accompagnaient, faisant force démonstrations.

EN MÊME TEMPS QU'ALVEZ APPARAÎSSAIT SON AMI COIMBRA, fils du major Coimbra, de Bihé, et, au dire du lieutenant Cameron, le plus grand chenapan de la province, un être crasseux, débraillé, les yeux éraillés, la chevelure rude et crépue, la face jaune, vêtu d'une chemise en loques et d'une jupe d'herbes. On eût dit une horrible vieille sous son chapeau de paille tout dépenaillé. Ce Coimbra était le confident, l'âme damnée d'Alvez, un organisateur de razzias, bien digne de commander les bandits du traitant.

Quant à celui-ci, peut-être était-il d'aspect un peu moins sordide que son acolyte sous ses habits de vieux turc au lendemain d'un carnaval; toutefois il ne donnait pas une haute idée de ces chefs de factorerie qui font la traite en grand.

Au grand désappointement du novice, ni Harris, ni Negoro ne faisaient partie de la suite d'Alvez. Dick Sand devait-il donc renoncer à l'espoir de les retrouver à Kazonndé?

Pendant, le chef de la caravane, l'Arabe Ibn Hamis, échangeait des poignées de mains avec Alvez et Coimbra. Il reçut nombre de félicitations. Les cinquante pour cent d'esclaves qui manquaient au compte général amenèrent bien une grimace sur la face d'Alvez; mais, en somme, l'affaire restait bonne encore. Avec ce que le traitant possédait de marchandise humaine dans ses baracons, il pourrait satisfaire aux demandes de l'intérieur, et troquer ses esclaves contre les dents d'ivoire et ces "hannas" de cuir, sortes de croix de Saint-André sous la forme desquelles ce métal s'exporte dans le centre de l'Afrique.

Les compliments ne furent pas épargnés aux havildars; quant aux porteurs, le traitant donna des ordres pour que leur salaire leur fût compté immédiatement.

José-Antonio Alvez et Coimbra parlaient une sorte de portugais mêlé d'idiome indigène qu'un natif de Lisbonne aurait eu quelque peine à comprendre. Dick Sand n'entendait donc pas ce que ces "négociants" disaient entre eux. Avait-il été question de ses compagnons et de lui, si traitreusement adjoints au personnel du convoi? Le jeune novice n'eut plus lieu d'attendre, lorsque, sur un geste de l'Arabe Ibn Hamis, un havildar se dirigea vers le baracon où Tom, Austin, Bat et Actéon avaient été renfermés.

Presque aussitôt, les quatre Américains furent amenés devant Alvez.

Dick Sand s'approcha lentement. Il ne voulait rien perdre de cette scène.

La face d'Antonio-José Alvez s'illumina, quand il vit ces noirs bien découplés, auxquels le repos et une nourriture plus abondante allaient promptement rendre leur vigueur naturelle. Il n'eut qu'un regard de dédain pour le vieux Tom. Son âge lui enlevait du prix; mais les trois autres se vendraient cher au prochain lakoni de Kazonndé.

Ce fut alors qu'Alvez retrouva dans ses souvenirs quelques mots d'anglais, que des agents tels que l'Américain Harris avaient pu lui apprendre, et le vieux singe eut devoir souhaiter ironiquement la bienvenue à ses nouveaux esclaves.

Tom comprit ces paroles du traitant; il s'avança aussitôt, et, montrant ses compagnons et lui:

—Nous sommes des hommes libres! dit-il. Citoyens des États-Unis!

Alvez le comprit sans doute; il répondit avec une grimace de belle humeur, en hochant la tête:

—Oui... oui... Américains! bienvenus... bienvenus!

—Bienvenus, ajouta Coimbra.

Le fils du major de Bihé s'avança alors vers Austin, et, comme un marchand qui examine un échantillon, après lui avoir tâté la poitrine, les épaules, il voulut lui ouvrir la bouche afin de voir ses dents.

Mais, à ce moment, le senor Coimbra reçut par la figure le plus magistral coup de poing qu'un fils de major eût jamais attrapé!

Le confident d'Alvez alla rouler à dix pas. Quelques soldats se jetèrent sur Austin, qui allait peut-être payer chèrement ce mouvement de colère.

Alvez les arrêta d'un geste. Il riait, ma foi, de la mésaventure de son ami Coimbra, qui en était de deux cents, sur cinq ou six qui lui restaient!

José-Antonio Alvez n'entendait pas qu'on détériorât sa marchandise. Puis, il était d'un caractère gai, et depuis longtemps il n'avait si bien ri!

Il consola pourtant le tout déconfit Coimbra, et celui-ci, remis sur pieds, revint prendre sa place près du traitant, tout en adressant un geste de menace à l'audacieux Austin.

En ce moment, Dick Sand, poussé par un havildar, était amené devant Alvez.

Celui-ci, évidemment, savait ce qu'était le jeune novice, d'où il venait, et comment il avait été pris au campement de la Coanza.

Aussi, après l'avoir regardé d'un œil assez méchant:

—Le petit Yankee! dit-il en mauvais anglais.

—Oui! Yankee! répondit Dick Sand. Que veut-on faire des compagnons et de moi?

—Yankee! Yankee! Petit Yankee! répétait Alvez.

N'avait-il pas compris, ou ne voulait-il pas comprendre la demande qui lui était faite?

Dick Sand, une seconde fois, posa la question relative à ses compagnons et à lui. Il s'adressa en même temps à Coimbra, qu'à ses traits, si dégradés qu'ils fussent par l'abus des liqueurs alcooliques, il avait reconnu ne pas être d'origine indigène.

Coimbra renouvela le geste de menace qu'il avait déjà adressé à Austin et ne répondit pas.

Pendant ce temps, Alvez causait assez vivement avec l'Arabe Ibn Hamis, et de choses, évidemment, qui concernaient Dick Sand et ses amis. Sans doute, on allait les séparer de nouveau, et qui sait si jamais l'occasion d'échanger quelques paroles leur serait encore offerte.

—Mes amis, dit Dick Sand à mi-voix, et comme s'il se fût parlé à lui-même, quelques mots seulement! J'ai reçu par Diogo un billet d'Hercule. Il a suivi la caravane. Harris et Negoro entraînaient Mrs. Weldon, Jack et M. Bénédicte. Où? Je ne le sais plus, s'ils ne sont pas ici, à Kazonndé. Patience, courage, soyez prêts à toute occasion. Que Dieu ait enfin pitié de nous!

—Et Nan? demanda le vieux Tom.

—Nan est morte!

—La première!...

—Et la dernière!... répondit Dick Sand, car nous saurons bien!

En ce moment, une main se posa sur son épaule, et il entendit ces paroles prononcées de ce ton aimable qu'il connaissait trop:

—Eh! voilà mon jeune ami, si je ne me trompe! Enchanté de te revoir!

Dick Sand se retourna.

Harris était devant lui.

—Où est mistress Weldon? s'écria Dick Sand en marchant sur l'Américain.

—Hélas! répondit Harris, en affectant une pitié qu'il ne ressentait pas, la pauvre mère! Comment aurait-elle pu survivre....

—Morte! s'écria Dick Sand. Et son enfant?...

—Le pauvre bébé! répondit Harris sur le même ton, comment de telles fatigues ne l'auraient-elles pas tué!...

Ainsi, tout ce qu'aimait Dick Sand n'était plus! Que se passa-t-il en lui? Un irrésistible mouvement de colère, un besoin de vengeance qu'il lui fallut assouvir à tout prix!

Dick Sand bondit sur Harris, saisit un couteau à la ceinture de l'Américain, et il le lui enfonça dans le cœur.

—Malédiction!... s'écria Harris en tombant.

Harris était mort.

(La suite au prochain numéro.)

Les associés Gravel et Thibault désireux de donner à leur nouvel établissement de nouveauté toute la vogue possible, n'ont rien épargné pour se procurer un assortiment des plus complets, et qui ne laisse rien à désirer sous le rapport du choix, de la qualité et des bas prix des marchandises. Ces messieurs ont à offrir, dès leur début, de s'attirer toute la confiance du public, résultat qu'ils n'obtiendront qu'en mettant toute l'honnêteté et l'empressement à bien servir ceux qui voudront bien faire une visite, laquelle ils sollicitent respectueusement de leurs bonnes pratiques et du public en général. Depuis, un magnifique département de modes, sous la direction de Mlle Duclos, modiste, connue par son habileté, vient d'être ouvert. Et puis, voici le printemps, c'est-à-dire le temps du renouvellement des chapeaux, et nous espérons que les Dames voudront bien venir se convaincre par elles-mêmes qu'il est difficile de trouver nul part ailleurs plus grande satisfaction.

GRAVEL & THIBAUT,
587, rue Ste-Catherine.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.

LES DEUX TZARS

Vous souvient-il de l'avoir vu à Paris? Vous rappelez-vous ses grands yeux, d'un bleu pâle, couleur de ciel russe? Beaucoup l'ont vu comme moi de très près, quand, après l'attentat de Berezowski, il alla visiter Versailles avec l'impératrice Eugénie, l'empereur Napoléon III, le roi Guillaume et le prince impérial. Quelques années se sont écoulées et quatre de ces cinq personnages royaux que le soleil éclairait dans le magnifique parc de Louis XIV sont entrés dans la même nuit—oui, même l'impératrice—par des catastrophes tragiques, incomparables. Et songez que l'empereur Guillaume n'a pas encore terminé son rôle. On ne peut point dire d'un homme qu'il a été heureux avant d'avoir vu comment il est mort!

Vous souvenez-vous de la haute stature du Tzar! Il avait déjà l'air mélancolique des grands prédestinés. Ce détail me reste: l'Impératrice lui fit amicalement, à certain moment, signe de lever son casque. Le Tzar était habitué à porter le casque qu'on ne lève pas.

Le vieil Eschyle n'aurait pas osé inventer quatre chutes aussi terribles sur cinq rôles d'une de ces formidables tragédies. Bien des témoins français de cette fête de Versailles existent encore—le prince de Bismarck ne les a pas tous tués.

* *

Le crime russe a trouvé, ce que n'avait pu trouver Mazzini, un Orsini et un Piérri qui n'ont pas l'intention de se sauver après le crime. L'explication de l'épouvantable victoire du régicide sur Alexandre est toute là! Le Tzar se dresse contre le crime après la première bombe. Il songe héroïquement aux blessés. Alors un autre assassin jette froidement une autre bombe. Savez-vous combien de bombes eussent été ainsi jetées l'une après l'autre par des assassins différents—si le Tzar n'était pas tombé à la seconde bombe? Ce crime est aussi effroyable par ce qu'on y voit, que parce qu'on n'y voit pas. Apercevez cet homme qui tombe éventré, sur le quai russe, non loin de la Néva, baptisée comme une chrétienne. Comment s'appelle cet homme pourchassé ainsi comme une bête fauve? Alexandre II! Quel crime a-t-il donc commis? Plus qu'aucun roi de ce siècle et autant qu'un grand penseur, il a apporté de la lumière à son pays!... Il a éclairé quarante-huit millions de cerveaux d'esclaves!

* *

Le Tzar Alexandre n'a commis qu'une faute—sa dernière guerre contre la Turquie. Ce fut une faute parce qu'il tombait dans un piège de Bismarck. Le prince, qui poussait le Tzar vers Constantinople, savait bien que l'Angleterre l'empêcherait d'y entrer. La lutte fut terrible entre ces deux peuples de croyants, les Russes et les Turcs, entre ces deux empereurs tous les deux revêtus du double pouvoir spirituel et temporel... entre le Pope moscovite et l'ombre d'Allah!

Le Tzar ne put entrer dans Constantinople, la terre promise. Comme Moïse, il la vit de loin. Seule, la gloire militaire resta saine et sauve. Le Tzar rentra dans Saint-Petersbourg, ayant perdu la meilleure part du sang de ses soldats et de l'argent national. Le Tzarewitch, aujourd'hui le tzar Alexandre III, disait hautement: "Je ne serrerai jamais la main de l'homme qui nous a indignement trompés!" Il est juste d'ajouter la riposte du prince de Bismarck, qui m'a répétée: "Oui, je trompe souvent, mais je ne trahis jamais!"

* *

Le tzar Alexandre avait bien vieilli. Son beau front, un peu fuyant, s'était bien dégarni! L'œil s'élargissait et devenait parfois d'une fixité singulièrement pénétrante. Certes, personne plus brave qu'Alexandre! La mort, qui donne le dernier trait, vient de fixer à jamais sa figure de roi courageux. Mais cette menace constante d'assassinat le troublait comme un cauchemar tangible. Il ne voulait point céder au chantage du nihilisme—mais son

système nerveux était ébranlé dans cet air ambiant, où il percevait près de son front l'haleine des régicides!

On sait la mort de l'impératrice et le mariage du Tzar avec la princesse Dolgorouka, dame d'honneur. Certes, Alexandre peut être compté parmi les grands souverains—mais *summi sunt, homines tamen*. Ce n'est pas sur cette tombe impériale si fraîche qu'il faut raconter ce roman si humain. A Livadia, il oublia le spectre de l'assassinat—et le spectre sembla l'oublier. Le régicide l'attendait à Saint-Petersbourg. Aussi le Tzar avait-il, comme le roi Victor Emmanuel, le pressentiment de sa mort. Il ne voulait plus rentrer à Saint-Petersbourg—comme le roi italien hésitait tant à rentrer dans Rome!

Revenu à Saint-Petersbourg, il paraissait plus distrait que jamais. Il semblait écouter des bruits éloignés, comme s'il eût entendu le Destin préparer déjà son cercueil! Et puis, il se réfugiait de plus en plus dans les rêves. Un homme qui l'approchait de bien près m'assure que l'esprit du Tzar était devenu singulièrement élevé, alors qu'on le croyait diminué.—Tel un aigle qui semble se rapetiser quand il monte de plus en plus dans les airs!...

* *

Un aide de camp entre effaré dans le cabinet de tzarewitch, au palais Anitzikoff. Il annonce que le Tzar est gravement blessé. Le tzarewitch prit aussitôt sa tête entre ses mains, comme s'il y eût ressenti une douleur subite... la lourde couronne d'or des Tzars tombait sur son front!

Le Tzarewitch avait quelque peu joué le rôle traditionnel des héritiers de trône. Il avait fait respectueusement de l'opposition au système gouvernemental adopté par son père. On eût dit d'un officier de marine discipliné—sur un navire dont il n'approuve pas la direction et dont il n'a pas le commandement.

Nous l'avons vu trois fois à Paris. Tout d'abord, il portait des petites moustaches qui, avec ses cheveux courts, lui donnaient un air de jeune officier, blondin, mais robuste et de très mâle allure. Aujourd'hui, il porte toute sa barbe et, par une sorte d'atavisme assez mystérieux, Alexandre III rappelle, avec son regard, son nez relevé fièrement, ses larges épaules... les grands Tzars de la première race, ses très lointains ancêtres Romanoff.

Dans la vie publique, froid et laconique. Dans la vie privée, aimant et expansif. Cœur loyal de soldat. Esprit très précis, positif, le tzar Alexandre III se prépare, depuis longtemps, au glorieux et ensanglanté—je ne dirai pas sanglant—métier de roi!

Plus grand que ses frères, moins son frère Wladimir, il a sous le casque et à cheval, un haut air impérial.

Il a des goûts artistiques. Wurm lui a appris la musique. Le grand cabinet où il reçoit est rempli des tableaux de l'école moderne, depuis Meissonier, de France, jusqu'aux Boga, Caboff et Khramloff, de Russie.

Avec le baron Jomini, il a étudié avec le plus grand soin l'économie politique—qui est l'art moderne de régner!

* *

Je n'ai pas besoin de redire le roman, qui commença sur une tombe, de la princesse Dagmar et du tzarewitch. Chacun sait que la fille du roi Christian, de Danemark, est anti-allemande. Les deux filles du roi Danois, reines de deux grands peuples, pourraient un jour, en faisant la chaîne avec leurs mains charmantes, singulièrement gêner la puissance créée par Bismarck!

Sera-t-elle heureuse? Hélas! elle est de ce pays où Shakespeare a pris ses plus beaux types de royales fatalités. Combien elle a dû être étonnée par ces tentatives de régicide—élevée comme elle l'a été chez un peuple parmi lequel le roi se promène, seul, jusque dans la nuit! L'autre an, la princesse de Galles et elle, étaient réunies chez leur père. Un de mes amis les rencontra, au moment d'une averse de pluie, dans une rue de Copenhague. Elles étaient arrêtées sous une porte cochère—faisant des appels réitérés aux fiacres, avec leurs petites ombrelles.

La princesse Dagmar, aujourd'hui la tzarine Maria-Feodorowna, est une des femmes les plus gracieuses de ce temps. Elle ressemble à sa sœur d'Angleterre, mais elle a la figure un peu moins correcte et plus expressive. Je vois la plupart des journaux français dire qu'elle est petite—alors qu'elle a une taille bien au-dessus de la moyenne des femmes. Mais elle semble petite, dans cette famille quasi géante des princes impériaux de Russie.

Très intelligente, très fine, très instruite, séduisante comme pas une reine et comme pas une femme, elle est très aimée d'Alexandre III, sur qui elle a une grande influence et avec qui elle vit dans une intimité constante. Ses quatre enfants, dont l'aîné a treize ans et le plus jeune trois ans, sont admirablement élevés. L'aîné, aujourd'hui le tzarewitch, est un vigoureux blondin qui ressemble au père. Le cadet, brun et doux, tient de la mère, aux beaux cheveux châtains et aux yeux de couleur blonde-brune; *pimie*.

L'archiduchesse Xénie, qui a six ans, a une adorable petite physionomie d'un mysticisme rieur.

* *

Ai-je besoin de répéter les preuves que le tzarewitch et la tzarewna avaient donné de leur antipathie contre l'Allemagne? Le tzar Alexandre II adorait sa belle-fille. Elle s'est montrée reconnaissante, surtout au moment du mariage du tzar avec la princesse Dolgorouka. Au lieu d'avoir été amenée, comme on l'a dit, à Livadia par son mari—c'est elle qui a amené le fils auprès du père. Quand la princesse Dolgorouka, aujourd'hui la duchesse Gurief, se jeta à genoux, elle la releva vivement et l'embrassa. Avec un tact parfait, elle payait par ce baiser treize ans d'adorations paternelles du tzar Alexandre II!

Un jour, le gén. Chanzy expliquait au tzarewitch la dernière campagne de France. Une carte d'état major de la France était ouverte sur la table du cabinet. La princesse Dagmar était présente. Elle interrompait le général, en lui demandant de montrer Coulmiers, *cette victoire française*. Elle-même cherchait avec son doigt. Le tzarewitch donnait des chiquenaudes à ce doigt en disant: "Mais laissez-nous donc tranquilles!" Cependant, il fallut trouver Coulmiers... Quand le général-ambassadeur se retira, la princesse lui tendit la main. Le général n'osait point briser cette main, quoiqu'elle lui parût dèsormais bénie... il avait peur d'éclater en sanglots!...

* *

Que fera le tzar Alexandre III? Je n'en sais rien. Le fils seul sait ce qu'il doit à la mémoire de son père. Cependant, l'entourage particulier du prince affirme qu'Alexandre III se souviendra de sa parole de tzarewitch, "avant tout, il faut un contrôle." Il faut surtout un contrôle financier. La Russie peut périr par le désordre des finances, 1793 a été préparé par une déplorable situation financière. Je crois qu'à eux deux, le père et le fils, Alexandre II et Alexandre III, les deux tzars, auront fait la Russie nouvelle. J'imagine que la révolution russe ne profitera pas de son crime.

—Eh bien! disait Louis-Philippe à Dupin après la tentative de Fieschi, *ils* ont donc tiré sur moi?

—Sire, fit Dupin, *ils* ont tiré sur eux!
IGNOTUS.

CHOSSES ET AUTRES

—Quatre-vingt-treize torpilles ont été placées dans les Dardanelles.

—Depuis le commencement de l'année 963 cadavres ont été déposés dans le cimetière de la Côte des Neiges.

—Les huissiers de Montréal sont à former une société de secours mutuelle.

—Le nouveau Czar de Russie a reçu plusieurs lettres le menaçant de mort.

—L'examen de ceux qui se destinent à la profession d'arpenteurs aura lieu à Ottawa le 9 mai prochain.

—Une dépêche de Dublin (Irlande) dit que l'agitation soulevée par Davitt s'étendra aux Etats-Unis au Canada et à l'Australie.

—Lord Dufferin quittera St-Petersbourg pour accepter la mission diplomatique de Constantinople.

—On annonce la mort du Dr O. Peltier, ex-puté de Bellechasse.

—Un cultivateur de St-Victor de Tring a déjà fait 2,500 livres de sucre d'érable.

—Neuf cent soixante-trois cadavres ont été inhumés dans le cimetière de la Côte-des-Neiges (Montréal), depuis le commencement de l'année.

—Un cordon militaire entoure maintenant la ville de St-Petersbourg. Personne ne peut entrer dans la ville ni en sortir sans passeport.

—Un M. Ferdinand Lefrançois, de Châteauricher, près de Québec, annonce qu'il a semé des pois le 1er d'avril dernier, et que la terre était bien préparée.

—Il est probable que Son Excellence le gouverneur-général partira pour Manitoba vers le milieu du mois de juillet.

—La Cour Suprême siégera le 11 courant, à Ottawa, pour prononcer des jugements.

—On dit que M. Faucher de St-Maurice doit se rendre prochainement à Paris, en mission diplomatique pour le gouvernement provincial.

—Les dépenses de la cour de l'empereur de Russie ont été réduites de 17,000,000 de roubles à 10,000,000 de roubles.

—On dit que plus de 30,000 personnes manquent de nourriture en Espagne, par suite des inondations désastreuses dont ce pays a été le théâtre.

—Cette année la coupe du bois s'est faite sur une plus grande échelle que les années précédentes. On rapporte qu'à Penetanguishine, Ont., il en a été coupé 17,500,000 pieds.

—La visite pastorale de Mgr de Montréal commencera au mois de mai prochain. Sa Grandeur visitera d'abord la ville de St-Jean puis Chambly, St-Luc, St-Bruno, et St-Hubert.

—Le bazar annuel pour les pauvres et infirmes de l'Asile de la Providence, rue Ste-Catherine, sous le patronage des Dames de Charité, aura lieu le 16 de mai prochain et les jours suivants.

Les personnes désireuses d'y contribuer sont priées d'envoyer leurs lots à l'Asile de la Providence.

—Le séminaire de Rimouski a été détruit par le feu la semaine dernière. Les pertes s'élèvent à \$50,000, et les assurances sur le séminaire ne sont que de \$35,000. L'incendie du collège est une grande perte pour le pays, vu que c'était un des plus beaux édifices de la province de Québec.

—On dit qu'il y a quelques jours, le Czar trouva sous son oreiller, au moment il allait se coucher, une lettre portant le chiffre officiel des Nihilistes, et l'avertissant que s'il ne donnait pas à la Russie un gouvernement constitutionnel dans les six semaines qui suivront son élévation au trône, il périrait de la même manière que son père.

—Napoléon Dubé, du Côteau St-Louis, dit que depuis six ans il était attaqué de la maladie du ver solitaire, et que mercredi, le 30 mars dernier il l'a tout jeté d'un seul coup, soit, 100 pieds de longs et un demi pouce de large et ce, par un remède bien simple que le Dr Prévost, de St-Jérôme, lui a donné.

—Un certain nombre de trappistes français sont en route pour le Canada. Ils vont fonder une maison de leur ordre au lac des Deux-Montagnes où le séminaire leur offre une magnifique propriété.

—A la nouvelle des inondations qui ont ravagé la Belgique, le Saint-Père a fait parvenir 3,000 francs aux évêques de Liège et de Namur, pour être distribués aux inondés. D'autre part, il est venu au secours de quelques pauvres séminaires d'Italie, pour une somme de 10,000. Il a envoyé aussi 8,000 francs à la Société romaine de Saint-Joseph qui s'occupe de l'éducation des artisans.

FAITS DIVERS

—A Lisbonne, en 1755, un tremblement de terre fit périr 60,000 personnes dans l'espace de six minutes.

UN PHÉNOMÈNE.—Il y a, près d'Ottawa, deux filles jumelles âgées de 7 ans, qui n'ont augmenté en poids d'un quart de livre chacune depuis leur naissance.

SUICIDE A L'ASSOMPTION.—Un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années, nommé Bruyère, devenu fou par suite de déceptions d'amour, s'est pendu il y a quelques jours dans la grange de M. L. Charland, à l'Assomption. Lorsqu'on l'a décroché, il y avait déjà longtemps qu'il avait cessé de vivre.

LACHE ATTENTAT.—Il y a quinze jours, un peu après huit heures du soir, M. J. E. Durocher, huissier, de Rigaud, s'en revenait chez lui, après une absence pour affaire personnelle, lorsqu'à une petite distance de sa maison, dans un endroit solitaire, un homme sortit d'une ca-



JÉSUS DANS LE TOMBEAU.



En même temps qu'Alvez, apparaissait son ami Coimbra



Dick Sand saisit un coutelas et il le lui enfonça dans le cœur

GRAVURES DU FEUILLETON

chette, s'est élancé sur lui et l'a frappé à coups redoublés avec l'intention évidente de le faire mourir sous les coups.

ANTIQUAILLES.—Le contre-maître des ouvriers employées à la démolition des vieilles casernes (dont nous avons publié une gravure la semaine dernière), a découvert au milieu des débris deux feuilles de parchemin contenant la liste des noms et la feuille de paie des soldats qui formaient partie de la garnison de Montréal, en 1790.

—On signale un cas remarquable d'abstinence, à Battle Creek, Michigan. La dame de M. Henry Ingram s'est fait extirper plusieurs dents en octobre dernier, et l'opération a été suivie de violentes nausées qui, dans l'opinion des médecins, ont causé une paralysie totale de l'estomac.

Ce mode singulier d'alimentation semble suffisamment réconfortant, car la santé de Mme Ingram ne s'altère pas, elle n'est pas plus faible qu'à l'époque où elle se nourrissait comme tout le monde, et elle a même légèrement engraisé.

—Deux Américains, fatigués de leurs femmes, convinrent de faire un échange. Les femmes ayant donné leur consentement, l'échange fut fait.

Sur cent qui voudraient avoir un autre mari ou une autre femme, il y en aurait quatre-vingt-dix-neuf qui seraient aussi désappointés que nos deux Américains, si leurs vœux étaient exaucés.

TERRIBLE ACCIDENT.—Un événement des plus tragiques est arrivé au lac St-Charles. Un nommé Charles Verret, employé par son frère, Joseph Verret, qui possède une sucrerie, s'est brûlé d'une manière horrible dans les circonstances suivantes :

Le pauvre homme, qui est sujet à des attaques d'épilepsie, était occupé à fendre du bois pour l'usage de la cabane à sucre. Il est entré dans celle-ci pour allumer sa pipe. Au moment où il arrivait près du feu, au-dessus duquel était suspendu le chaudron rempli d'eau d'étable en ébullition, il a eu une attaque de sa terrible maladie, et il est tombé les deux bras dans la bouillotte. Le poids de son corps a fait rompre le crochet qui retenait celle-ci, et elle s'est abattue sur le brasier, le malheureux Verret étant toujours dans la même position.

Les flammes lui ont horriblement brûlé la figure et la poitrine.

Lorsque Verret est revenu à lui, les souffrances qu'il endurait l'affolaient et le rendaient presque inabordable. Son état est très critique.

AMOUR CONTRE HAINE.—Voici un éloquent passage du beau discours prononcé par M. l'abbé Winterer, curé de Mulhouse, à l'assemblée générale du Pius-Verrein, tenue dernièrement à Fribourg :

—Un jour, un prêtre vénérable rencontra, dans une rue de Paris, un ouvrier qu'il n'avait jamais vu. L'ouvrier, trompé par d'odieuses excitations, avait la haine du prêtre. Il alla droit au prêtre inconnu, fit un geste de menace, et jeta à l'homme de Dieu cette parole partie d'un cœur ulcéré :

—Ah ! prêtre, si tu savais combien je te hais !

—Le bon prêtre s'arrêta. Obéissant à une action subite de charité qui animait son cœur, il fit cette simple réponse :

—Et vous, mon ami, si vous saviez combien je vous aime !

—Ce trait alla droit au cœur de l'ouvrier, qui fut interdit et resta quelque temps sans pouvoir parler ; puis des larmes coulèrent de ses yeux ; il demanda pardon, il devint l'ami du prêtre qu'il avait insulté dans son égarement, et n'eut pas de peine à devenir un fervent chrétien.

—Mes frères, vous savez combien est grand le nombre de ceux qui partagent les préjugés et la haine de cet ouvrier. Ils ne viennent pas à nous, allons à eux. Disons-leur, non-seulement de bouche, mais par nos bienfaits : " Ah ! si vous saviez, vous tous qui nous accusez, combien

nous vous aimons " C'est la méthode chrétienne de la réconciliation ; c'est la méthode la plus puissante, la seule puissante. Il y a dix-huit siècles que saint Paul a constaté que là est le triomphe des chrétiens : Spes non confundit, quia charitas Dei diffusa est in cordibus nostris. L'espérance ne confond point, parce que la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs."

—Il y a quelque temps, la femme d'un pêcheur anglais rêva que le bateau dans lequel se trouvait son mari était coulé à fond par un navire et elle se réveilla en criant : " Richard, sauve mon enfant." L'un de ses fils était à bord avec son père. La même nuit, l'aîné de ses fils, qui vivait avec sa mère, rêva qu'il voyait son père arriver à la maison avec un costume de marin. La mère et le fils se racontèrent leurs rêves et en furent fort effrayés. Quelques jours plus tard, ils apprirent que pendant la nuit en question le bateau où se trouvait le père et le fils avait été coulé à fond par un gros navire, et que tous ceux qui étaient à bord avaient péri.

VARIÉTÉS

Un de nos meilleurs chauves a fini par assommer l'enfant de la maison par ses conseils : —Fais donc ci ; fais donc ça, etc.

L'enfant se passant la main dans les cheveux : —Eh bien ! fais donc ça, toi !

—Marie, vous avez donc touché à la pendule ? Elle avance, elle avance !

—Mon Dieu, madame, ça ne doit pas bien s'amuser une pendule. Et si elle avance comme ça, c'est sans doute pour finir plus tôt sa journée.

—Maman, qu'est ce que fait donc ce vieil homme en cassant des cailloux ?

—Il faut bien qu'il gagne de quoi se nourrir, s'habiller, etc.

Oui, mais il est si vieux que quand il aura gagné sa vie, il sera mort !

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

NAISSANCE

A Montréal, le 9 courant, la dame de M. J.-E. Tourangeon, de L'OPINION PUBLIQUE, une fille.

LE DR A. A. FOUCHER A OUVERT SON BUREAU AU No. 82, rue Saint-Denis

Guérison de la Consommation

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétal pour la guérison infaillible et permanente de la Consommation, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département aux "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

No. 190.—ÉNIGMES

Je suis en France, en Angleterre, Je suis dans l'air et dans la terre, Je ne suis point de ce pays, Ce qui me cause des soucis.

Madame E. B., Deschambault.

No. 191

C'est moi qui justifie l'incertain, Je suis fais pour rendre justice ; On me consulte dans tout magasin, Et je contribue au bénéfice.

ALPH. AUBUT, Ste-Flavie.

No. 192

J'ai sans être évêque une crosse, Sans être berger un chien, Une baguette sans être magicien, Et que Dieu vous garde, lectrices, de ma fureur [atroce.

A. L. G., St-Germain de Rimouski.

QUESTIONS HISTORIQUES

No. 193.—Par qui le Nord-Ouest fut-il exploré en 1806?—A. MICHAUD, Lévis.

No. 194.—Comment s'appelaient les peuples qui avaient Memphis, Babylone et Jérusalem pour capitale?—Mlle A.-A. FORTIER, Ste-Scholastique.

No. 195.—LOGOGRIPHES

Prenez un arbre, un élément, Un des métaux, un sélement, Joignez-y ce que fait l'abeille, Mêlez ensemble tout cela, Bientôt un diable en sortira Sans se faire tirer l'oreille.

B. E. P., Berthier (en haut).

No. 196

Je fais presque en tous lieux le touraent de l'en [fance. Est-on jeune, on m'oublie ; est-on vieux, on [m'encense.

Je porte dans mon sein mon ennemi mortel : Il veut m'anéantir ; et mon malheur est tel Qu'en le perdant je perds presque toute exis- [tence.

Déjà de mes dix pieds huit sont en sa puissance ; Mais il m'en reste deux qui, dans le même sens, L'un à l'autre accolés se sont pris pour deux cents.

E. L., Trois-Pistoles.

ANAGRAMMES.

No. 197.—Trouvez trois noms de demoiselle dans cette phrase : "A Parme, il m'a marié, lié à...."

M. A. L. A., Berthier.

No. 198.—CHARADES

La surprise souvent fait naître mon premier. En musique vous rencontrez mon deuxième. Parmi les adverbess se trouve mon troisième. D'une proposition je forme mon dernier. Mon entier est un grand crime Qui fait beaucoup de victimes.

L. TERRIEN, Beauport.

No. 199

Deux lignes suffisent pour mon premier, Qu'en géométrie l'on apprend à évaluer. L'espace vous montrera mon dernier Dans sa marche que nul ne peut arrêter. Mon entier, royaume modèle et puissant Envers lequel tout Canadien est reconnaissant.

L. N. D., Québec.

No. 200

Quand vous entrez vous renouez mon premier. Dans la forêt on voit des milliers de mon dernier. Pour vos emplettes vous caressez mon entier.

A. TANGUAY, St-Gervais.

No. 201

Lecteur, mon entier, Avec mon premier, Mange mon premier.

J. A. L., Berthier (en haut).

ÉNIGMES-CHARADES

No. 202.—Mon premier est le prix de transport ; mon second est un nombre, et mon tout un comté de la province de Québec.—Mlle Eug. Cinq-Mars, Montréal.

No. 203.—Mon premier est un conseil ; mon second, note de musique, et mon tout, lecteur, est une ville d'Espagne et un nom d'homme.

AVILA RANGER, St-Polycarpe.

SOLUTIONS

No. 170. Lit-thé-rat-ure, littérature ; 171 Ré-forme ; 172 Cor-don-nier ; 173. Or-loge, horloge ; 174. Ride-au ; 175. Rat-eau ; 176. Or-piment ; 177. Hora-ce ; 178. Fil-le ; 179. La-chapelle ; 180. Lis-bonne ; 181. Ha ! bile et habile ; 182. Marte-aile, Martel ; 183. Rémi ; 184. Cher-cher ; 185. Dé-mou ; 186. Cou-cou ; 187. Je-an ; 188. Bon-heur ; 189. Souris.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 14 avril 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 267.—MM. N. Lupien, F. Côté, Québec ; T. Pellerin, A. Buisson, T. Gagnier, Montréal ; N. P. Sorel ; M. Lalandy, New-York ; Un amateur, Ottawa ; "Mat," Berthier ; T. Lacasse, Lowell, Mass.

NOUVELLES.

—Si l'on en croit le journal The Turf, le capitaine Mackenzie renoncera au culte des Echecs après son match avec M. Judd.

—Il doit y avoir un Congrès d'Echecs à Berlin, le 28 août prochain. Nous donnerons quelques détails dans notre prochain numéro.

—Le Cincinnati Commercial a ouvert un concours de problèmes et de solutions qui durera quatre mois. Les trois meilleurs problèmes en deux coups recevront chacun une copie de "Cook's Analysis of the Openings."

—Trois parties d'Echecs ont été jouées par voie télégraphique entre les Cercles d'Ottawa et de Cobourg. Le résultat est en faveur d'Ottawa qui a gagné les deux premières parties ; la troisième a été soumise à la décision des arbitres. Nous félicitons les vainqueurs de leurs succès.

JUDD vs MACKENZIE.—Position des joueurs : Mackenzie, 4 ; Judd, 3. La septième partie a été jouée au "St Louis Chess Club." M. Judd, ayant ouvert la partie par le gambit Ecosais, commença une erreur de calcul qui entraîna la perte d'une pièce et finalement la partie.

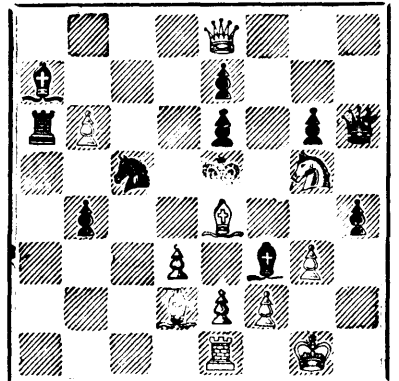
—Nous apprenons avec plaisir, dit la Stratégie, qu'à la Nouvelle-Orléans il a été fondé un Cercle pour les Echecs, les Dames et le Whist, qui a pris un développement auquel on ne serait jamais attendu les fondateurs. Le Cercle compte 210 membres. Nous sommes autorisés à informer les étrangers, de passage à la Nouvelle-Orléans, qu'ils seront toujours accueillis avec faveur par les membres du Cercle.

BLACKBURNE vs GUNSHBERG.—La première partie de ce match a été jouée le 7 mars, au "Pursell's," et s'est terminée par la victoire de M. Blackburne, qui avait adopté la défense Sicilienne, après un combat de deux heures. Le 19, les deux adversaires ont engagé la lutte au "Divan," et M. Grunberg, qui soutenait l'attaque du gambit Ecosais, fut obligé de se rendre à son formidable opposant après 3 heures de résistance.

PROBLEME No. 269.

Composé par le Révd M. F. X. BURQUE, St-Hyacinthe.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups.

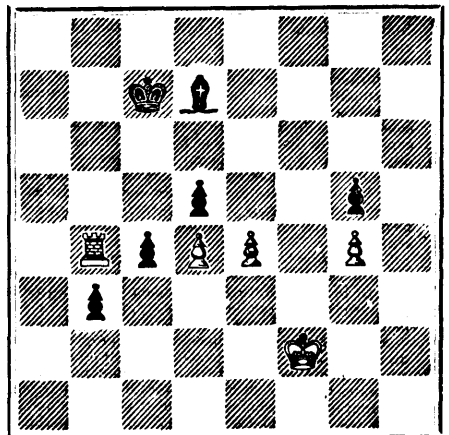
Solution du problème No. 267.

Blancs. Noirs. 1 D 2e FD 1 Ad libitum. 2 Mat selon le coup des Noirs.

FIN DE PARTIE No. 15.

Jouée en 1878 au Congrès d'échecs de Paris.

NOIRS. — M. BLACKBURNE.



BLANCS. — M. MASON.

M. Blackburne a réussi à faire remise par une manœuvre ingénieuse. Au 64e coup, il a joué F 3e R, mais par 64 F 5e TD, les Noirs auraient gagné la partie.

1ÈRE VARIANTE.

Blancs. Noirs. 65 T 4e C 64 F 5e TD 66 T 4e C 66 P 7e C et gagnent.

2ÈME VARIANTE.

Blancs. Noirs. 65 P 6e F 66 T 4e F échec 67 P 7e C et gagnent.

3ÈME VARIANTE.

Blancs. Noirs. 65 R 3e R 66 R 3e D 67 R 2e D 68 T 1er F 69 R 1er F 70 T 4e F, échec 71 R 3e D 65 R 2e R 66 R 3e D 65 P 6e F 66 P 7e C et gagnent.

4ÈME VARIANTE.

Blancs. Noirs. 65 R 2e R 66 R 3e D 65 P 6e F 67 P 7e C et gagnent.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

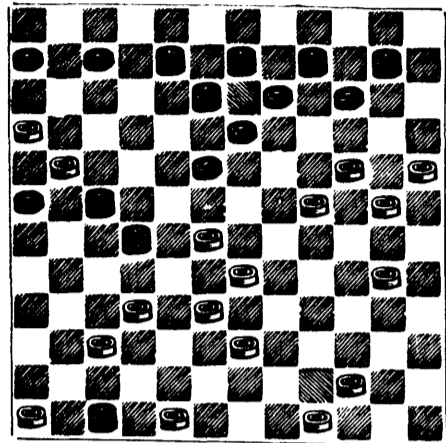
Solutions justes du problème 260

Montréal : MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J. O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon. Québec : MM. N. Langlois J. Lemieux.

Dans notre dernier problème, il faut un Pion noir sur la case 51 et non une Dame.

PROBLÈME No. 261

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 260

Table with 4 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, Blancs, Noirs. Solutions for problem 260.

CANADA. Prov. de Québec, District de Montréal. Cour Supérieure

Montréal, le quatorzième jour de mars mil huit cent quatre-vingt un. Qu'il soit connu que par sa requête, en date du 9 de mars courant, sous le numéro 861, et accordée ce jour par l'hon. Fr-derick W. Torrance, l'un des juges de cette Cour, la Compagnie ci-devant connue sous le nom de "The Provincial Permanent Building Society," et qui, par l'acte provincial 39, Viet. ch. 62, a été autorisée à changer son nom en celui de "The Provincial Loan Company," corporation légalement établie et ayant son bureau principal d'affaires dans la cité de Montréal, district de Montréal demande la vente d'un immeuble décrit comme suit dans la dite requête: "Un certain lot de terre situé dans la paroisse et la cité de Montréal, connu et désigné comme la partie principale du lot numéro cinq cent six (506) du plan et du livre de renvoi officiel de la dite paroisse de Montréal, et une petite partie du lot numéro dix (No. 10) des plans et livres de renvoi officiels du quartier St. Antoine, de la dite cité, contenant vingt-deux pieds six pouces de largeur sur quatre-vingt pieds de profondeur.

La Requêteur alléguant qu'il lui est actuellement dû, en vertu de l'acte d'obligation et d'hypothèque consenti par M. Roy, de la cité de Montréal, ingénieur, et passé devant M. Hunter, notaire, le neuf d'octobre mil huit cent soixante quinze la somme de cent piastres montant capital de la dite obligation, la somme de quarante-neuf piastres et cinquante centimes pour bonnus et intérêts devenus dus sur la dite obligation jusqu'à ce jour, le tout formant la somme de cent cinquante et cinq piastres et soixante et quinze centimes, pour laquelle le dit immeuble ci-dessus décrit est hypothéqué en faveur de la Requêteur, avec intérêt sur icelle somme jusqu'à paiement, et les frais des présentes.

AVIS est en conséquence donné au propriétaire actuel du dit immeuble de comparaître devant cette Cour, sous deux mois de la date de la quatrième publication des présentes qui devront être insérées une fois par semaine pendant quatre semaines consécutives, dans deux journaux publiés l'un en français et l'autre en anglais, dans la cité de Montréal, et de répondre à la présente demande; faute de quoi, par le jugement à être rendu à cet effet, sera le dit immeuble déclaré hypothéqué en faveur de la Requêteur pour le paiement de la susdite somme de deux cent soixante-et-cinq piastres et soixante-et-quinze centimes, avec intérêt et dépens, et ordre sera donné de le vendre par le shérif, après que les formalités requises par la loi auront été remplies, pour, sur le produit net de la vente, être la Requêteur payée de son dû, en capital, intérêt et frais.

HUBERT, HONEY & GENDRON, P. C. S.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARRETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de M. M. G. P. ROWELL & CO., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK.

POUR VOS HARDES FAITES

Ne perdez pas votre temps, venez nous voir, vous pourrez choisir sur 5,000 paires de PANTALON, sur 3,000 HABILLEMENTS.

Notre assortiment est des mieux varié. Si vous n'aimez pas à être trompé, rendez nous une visite. Meilleur marché que jamais.

Table listing clothing items and prices: PANTALONS de travail, PANTALONS d'office, HABILLEMENTS de travail, HABILLEMENTS d'affaire.

Nos hardes faites sont taillées et confectionnées dans notre établissement. La coupe ne laisse rien à désirer. Nous pouvons vendre un habillement qui fasse tout aussi bien que si vous laissiez votre commande.

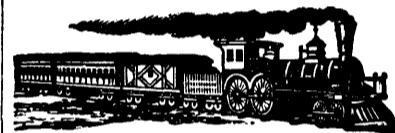
N'oubliez pas la vente à bon marché de nos chemises de couleur regatta à moitié prix: 25c, 50c, 55c, 60c, 65c, 68c, 70c, 75c, 80c, 85c, \$1.00

AU NOUVEAU MAGASIN

I. A. BEAUVAIS,

186 & 188, RUE SAINT-JOSEPH. MONTREAL.

Advertisement for Victoria Flour: DEMANDEZ LA POUDRE à PÂTE VICTORIA. La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste. TOUS LES ÉPICIERIS. Manufacturée par D.G. BROUSSEAU & CIE. RUE NOTRE DAME MONTREAL.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

JEUDI, 23 DEC. 1880.

Les trains partiront comme suit:

Table with 4 columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Lists departure and arrival times for various routes like Hochelaga, Ottawa, Québec, St. Jérôme, Joliette.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureaux Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens éta blissements de Montréal.

Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives amplement, échantillons de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées. S'adresser à BURLAND LITHOGRAPHIC CO.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Mercier Beausoleil & Martineau

AVOCATS,

No. 55, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HON. M. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe.- CLEOPHAS BEAUSOLEIL, autrefois syndic officiel.- PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.

N. B.-M. Mercier donnera une attention toute spéciale aux affaires criminelles.

Advertisement for Sirop-Zed: MEDAILLES - PARIS. Sirop-Zed Codéine & Tolu. D'une efficacité plus rapide que la Pâte-Zed, il convient aux Affections des Enfants, aux Bronchites aiguës, etc. Bien qu'exempt d'opium, il combat l'Insomnie, l'Anémie, la Grippe, etc. Paris, 22 & 19, rue Drouot, et Ph^{is}.

Agents pour le Canada, MM. Laviolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture. - COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc. - PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver. - VACANCES: en janvier et février. CONDITIONS D'ADMISSION: - Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

JOS. GAUDET, Directeur. J. J. MARSAN, Sec. M. C. A. Professeur et gérant.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo. - Impression de luxe - broché \$1.00 même par la poste \$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la malle 40 agents. Echantillons, 10 cts. U. S. CARD Co., Northford

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à nos bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, dans L'Opinion Publique.

BOTANIQUE

Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA, à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 16 planches. Prix Cartonné, \$1.20. - Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine - et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c. - \$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c. - \$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

NOUVEAU PROCÉDE

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

L'homme d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé à leur bon plaisir. Ou autre tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui combine une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont si magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIL, GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puisseance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIETAIRE ET EDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Beury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).